



HAL
open science

Le passage à la royauté de Roger II de Sicile en 1130 : propositions pour l'analyse d'une révolution symbolique

Guilhem Dorandeu, Annliese Nef

► To cite this version:

Guilhem Dorandeu, Annliese Nef. Le passage à la royauté de Roger II de Sicile en 1130 : propositions pour l'analyse d'une révolution symbolique. *Tabularia: Sources écrites des mondes normands médiévaux*, 2023, 10.4000/tabularia.6540 . hal-04130932

HAL Id: hal-04130932

<https://hal.science/hal-04130932>

Submitted on 11 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le passage à la royauté de Roger II de Sicile en 1130 : propositions pour l'analyse d'une révolution symbolique

Roger II of Sicily's Transition to Royalty in 1130: Proposals for the Analysis of a Symbolic Revolution

La transizione alla regalità di Ruggero II di Sicilia nel 1130: per l'analisi di una rivoluzione simbolica

Der Übergang zum Königtum Rogers II. von Sizilien im Jahr 1130: Vorschläge zur Analyse einer symbolischen Revolution

Guilhem Dorandeu-Bureau et Anlièse Nef



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tabularia/6540>

DOI : 10.4000/tabularia.6540

ISSN : 1630-7364

Éditeur :

CRAHAM - Centre Michel de Bouïard, Presses universitaires de Caen

Référence électronique

Guilhem Dorandeu-Bureau et Anlièse Nef, « Le passage à la royauté de Roger II de Sicile en 1130 : propositions pour l'analyse d'une révolution symbolique », *Tabularia* [En ligne], Mémoires normandes d'Italie et d'Orient, mis en ligne le 05 juin 2023, consulté le 06 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/tabularia/6540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tabularia.6540>



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

**Le passage à la royauté de Roger II de Sicile en 1130 :
propositions pour l'analyse d'une révolution symbolique**

***Roger II of Sicily's Transition to Royalty in 1130:
Proposals for the Analysis of a Symbolic Revolution***

***La transizione alla regalità di Ruggero II di Sicilia
nel 1130: per l'analisi di una rivoluzione simbolica***

***Der Übergang zum Königtum Rogers II. von Sizilien im
Jahr 1130: Vorschläge zur Analyse
einer symbolischen Revolution***

Guilhem DORANDEU-BUREU

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, LaMOP

Annliese NEF

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 8167 – Orient & Méditerranée

Résumé:

Cet article entend montrer l'utilité du concept bourdieusien de « révolution symbolique » pour analyser les mutations qui se cristallisent autour de 1130 dans l'administration, l'art du gouvernement ainsi que dans la sphère artistique et littéraire au sein de l'Italie méridionale et de la Sicile sous le règne de Roger II. Il permet de prendre en considération tant leur radicale nouveauté que leurs causalités renvoyant aux passés régionaux; leurs dimensions non seulement conceptuelles mais aussi matérielles. Le cadre sicilien est ici privilégié et la démonstration menée à travers l'analyse de trois cas: la conception de Palerme en tant que capitale, les difficultés que soulève l'interprétation du plafond de la chapelle palatine de Palerme et la genèse des usages sigillographiques rogériens.

Mots-clés: Sicile normande, Roger II de Sicile, État médiéval, Palerme capitale royale, Chapelle palatine de Palerme, sigillographie normande de Sicile, impérialité, révolution symbolique

Abstract:

This paper aims to demonstrate the usefulness of the Bourdieusian concept of "symbolic revolution" for the analysis of the mutations that crystallised around 1130 in the administration, the art of government, as well as in the artistic and literary sphere in southern Italy and Sicily during the reign of Roger II. It allows us to take into consideration both their radical novelty and their causes referring to regional pasts, shedding light not only on their conceptual dimension, but also their material dimension. The Sicilian framework is privileged here and the demonstration is carried out through the analysis of three cases: the conception of Palermo as a capital, the difficulties raised by the interpretation of the ceiling of the Palatine Chapel of Palermo and the genesis of the rogerian sigillographic uses.

Tabularia « Études », « Mémoires normandes d'Italie et d'Orient », 2023, p. 1-45, 5 juin 2023

URL: <http://journals.openedition.org/tabularia/6540> | DOI: 10.4000/tabularia.6540

Keywords: Norman Sicily, Roger II of Sicily, Medieval State, Palermo royal capital, Palatine Chapel of Palermo, Norman sigillography of Sicily, imperialism, symbolic revolution

Riassunto:

L'articolo intende evidenziare l'efficacia del concetto di "rivoluzione simbolica" definito da Pierre Bourdieu per analizzare i mutamenti cristallizzati intorno al 1130 nell'amministrazione, nell'arte del governo, e anche nell'ambito artistico e letterario, in Italia meridionale e in Sicilia sotto il regno di Ruggero II. Alla luce di questo concetto infatti è possibile evidenziare tanto la radicale novità di questi cambiamenti quanto le loro connessioni con i trascorsi di questo variegato territorio; le loro dimensioni non solo concettuali ma anche materiali. L'analisi privilegia il contesto siciliano attraverso tre casi-studio particolarmente emblematici: la concezione di Palermo in quanto capitale, il soffitto della cappella palatina di Palermo e le difficoltà inerenti alla sua interpretazione, la genesi degli usi sigillografici di età ruggieriana.

Parole chiave: Sicilia normanna, Ruggero II di Sicilia, Stato medievale, Palermo capitale regia, Cappella Palatina di Palermo, sigillografia normanna di Sicilia, imperialità, rivoluzione simbolica

Zusammenfassung:

Dieser Artikel soll die Nützlichkeit des bourdieuschen Konzepts der „symbolischen Revolution“ für die Analyse der Veränderungen aufzeigen, die um 1130 in der Verwaltung, der Regierungskunst sowie im künstlerischen und literarischen Bereich in Süditalien und Sizilien unter der Herrschaft Rogers II. zutage traten. Es ermöglicht, sowohl ihre radikale Neuheit in Betracht zu nehmen als auch ihre kausalen Verbindungen zu den regionalen Vergangenheiten – nicht nur ihre begrifflichen, sondern auch ihre materiellen Dimensionen. Das Augenmerk liegt hierbei auf dem sizilianischen Kontext, und die Beweisführung erfolgt mittels der Analyse dreier Fälle: der Konzeption Palermos als Hauptstadt, der Schwierigkeiten bei der Interpretation der Decke der Cappella Palatina von Palermo und der Entstehung der rogerianischen Sphragistik.

Schlagwortindex: Normannisches Sizilien, Roger II. von Sizilien, Mittelalterlicher Staat, Palermo königliche Hauptstadt, Palastkapelle, Normannische Sphragistik aus Sizilien, Imperialismus, symbolische Revolution

La construction d'un État issu de la conquête de la Sicile, dans le prolongement de la conquête et du renouvellement des structures étatiques advenues auparavant en Italie méridionale, ne date pas de 1130. Toutefois, c'est autour de cette date, qui marque le passage à la royauté de Roger, que se cristallise un ensemble d'éléments qui semblent pouvoir être subsumés sous la catégorie de « révolution symbolique » telle que la définit Pierre Bourdieu¹. Cette notion permet à la fois de penser le changement de domination politique, la mise en place d'un État nouveau et la naissance d'un monde social. Toute la difficulté de son analyse, toutefois, tient à l'impossibilité de documenter la genèse de cette « révolution symbolique », en raison de sa nature même. Les modifications profondes qu'elle manifeste doivent donc, pour être comprises, être replacées dans le temps long.

1. BOURDIEU, 2013.

Si l'utilisation du concept de révolution est en effet commune en histoire, Reinhart Koselleck a depuis longtemps souligné les enjeux qu'elle engage et sa nécessaire historicisation. Il rappelle au préalable l'absence d'univocité de ce terme: « Il désigne les bouleversements politiques et sociaux sanglants autant que les innovations scientifiquement décisives; il peut signifier tout à la fois, mais aussi une seule chose à l'exclusion de toutes les autres »². Par exemple, une révolution technique est le plus souvent dissociée de l'instabilité sociale et politique qu'engendre une révolution politique, même si celle-ci en est la condition originelle. Au contraire, une révolution symbolique est une transformation radicale et globale, en ce qu'elle affecte les structures mentales. Elle produit les structures cognitives à partir desquelles elle est perçue à la fois par ceux qui la vivent et par les historiens postérieurs aux événements qui l'analysent à travers les textes et artefacts que ces derniers ont créés, ces supports exprimant le sens du monde ainsi institué, le *taken for granted*³. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, les peintres dits impressionnistes ont modifié radicalement la vision qu'il est possible d'avoir de leurs prédécesseurs, devenus « pompiers », et ont imposé une nouvelle façon de concevoir ce que peindre signifiait. Elle permet aussi une nouvelle domination, en ce qu'elle légitime un ordre social nouveau en l'inscrivant dans le temps des sociétés autant que dans les esprits des individus⁴. C'est ce que rappelle Pierre Bourdieu, dès l'ouverture de son *Manet*:

Si les révolutions symboliques sont particulièrement difficiles à comprendre, surtout lorsqu'elles sont réussies, c'est parce que le plus difficile est de comprendre ce qui semble aller de soi, dans la mesure où la révolution symbolique produit les structures à travers lesquelles nous la percevons. Autrement dit, à la façon des grandes révolutions religieuses, une révolution symbolique bouleverse des structures cognitives et parfois, dans une certaine mesure, des structures sociales. Elle impose, dès lors qu'elle réussit, de nouvelles structures cognitives qui, du fait qu'elles se généralisent, qu'elles se diffusent, qu'elles habitent l'ensemble des sujets percevants d'un univers social, deviennent imperceptibles. Nos catégories de perception et d'appréciation, celles que nous employons ordinairement pour comprendre les représentations du monde et le monde lui-même sont nées de cette révolution symbolique réussie⁵.

2. KOSSELLECK, 1990, p. 64.

3. BOURDIEU, 2013, notamment p. 13. Pour un questionnement qui présente des points communs avec celui développé ici, voir la réflexion sur les vecteurs matériels de l'idéal qui a été au cœur du programme ERC « Signs and States » dirigé par J.-Ph. Genet.

4. Rappelons que la dimension symbolique est fondamentale dans la pensée de Pierre Bourdieu, puisqu'elle est ce qui permet d'asseoir et de maintenir la domination sociale dans le temps, mais, aussi, paradoxalement, les bouleversements les plus profonds, notamment l'émergence d'un nouveau monde social, porteur de nouvelles catégorisations sociales, représentations du monde, etc. La violence symbolique en particulier passe par une « intériorisation des catégories de pensée et systèmes de classification, c'est-à-dire des structures cognitives qui désignent à chacun sa place dans la hiérarchie sociale, implique la méconnaissance de leur origine sociale et donc leur naturalisation. L'ordre social semble alors aller de soi »: ROUX, SAPIRO, CHARLE, POUPEAU, 2014, p. 4.

5. BOURDIEU, 2013, p. 13-14.

La révolution symbolique dont il est ici question va de pair avec la refondation d'un État, au sens bourdieusien du terme⁶. L'État comme champ où se forge le monopole de vision et de division du monde social est l'espace social où sont à la fois définis les instruments indissociables de la mise en place d'un État (monopole de l'exercice de la violence physique et symbolique légitime, accumulation de biens matériels et de revenus) et légitimées les catégories d'analyse du monde social qui prévalent à un moment donné⁷. C'est aussi l'espace où s'élabore un langage commun, co-produit et approprié par l'ensemble des agents de ce monde social, et *in primis* par les représentants de l'État. La maîtrise de ce langage leur permet en effet de se légitimer et de trouver une place au sein du nouvel ordre ainsi institué, une telle mise en place étant le gage de la disparition de la distinction entre conquis et conquérants dans le champ du pouvoir. C'est donc l'analyse de cette dimension de la révolution symbolique advenue autour de 1130, moins étudiée jusqu'ici que d'autres aspects⁸ et surtout pas dans ces termes, qui nous retiendra dans les pages qui suivent. Si la genèse d'une telle révolution ne peut être retracée dans ses moindres détails, il est possible d'identifier le moment où se donne à voir une sorte de précipité des processus à l'œuvre en amont. Dans le cadre sicilien, qui sera privilégié ici, nous tenterons de montrer que la date de 1130 est tout à fait signifiante, au-delà de la proclamation de la royauté, mais aussi quels éléments antérieurs sont réinterprétés, quelles dynamiques aboutissent à ce moment et l'importance, donc, de prendre en compte les caractéristiques du monde social au sein duquel cette révolution advient. Cet effort est indispensable si l'on ne veut pas être victime de l'illusion de la *tabula rasa*⁹.

Un autre grand apport de cette approche est de définir la révolution symbolique comme un processus à la fois symbolique et éminemment matériel et concret¹⁰. Ainsi, le langage commun qui naît de la révolution symbolique se décline de manière distincte dans l'architecture, dans la diplomatie ou sur les sceaux, à la fois parce que ces différents supports et formes d'expression ne revêtent pas la même fonction du point de vue de l'État, et parce que matériellement leurs contraintes et caractéristiques ne sont pas identiques. Mais il importe de comprendre qu'il s'agit d'un seul et même geste, sublimé dans chacun de ces domaines, et pouvant donc donner l'impression, à première vue, d'une diversité de phénomènes concomitants mais non articulés entre eux.

Tout se passe comme si la révolution symbolique, analysée ici à l'échelle sicilienne, mais qui englobe l'ensemble de l'espace gouverné par les Hauteville en 1130, coïncidait avec un second temps de la conquête, qui ne découle pas de l'installation de *milités* venus du Nord de la France, mais accompagne la

6. Cf. BOURDIEU, 2012, et, notamment NEF, 2014b.

7. BOURDIEU, 2012, p. 19-25 et p. 262-272.

8. Sur l'accumulation économique à travers l'impôt, voir entre autres NEF, 2014a.

9. Ainsi, 1130 a souvent été analysé comme une sorte d'origine de l'État mis en place par les Hauteville de Sicile, le manque de documentation en amont poussant mécaniquement à n'envisager comme causalités que des circulations contemporaines à l'échelle méditerranéenne (avec les Fatimides, Byzance, etc.) et non des facteurs internes.

10. Sur ce point, cf. *infra*.

transformation du pouvoir comtal en royauté. En effet, si le début de la prise de contrôle progressive de l'Italie méridionale, puis de la Sicile, est antérieur d'un siècle, la fin des années 1120 et le début de la décennie 1130 sont marqués par des résistances à la mainmise rogérienne. Elles sont alimentées par les schismes pontificaux et le positionnement des différents prétendants au pontificat, ainsi que par le couronnement royal de Roger, qui exigent que ce dernier reprenne le contrôle militaire de nombreuses régions continentales¹¹. Parallèlement, les prémisses d'une expansion en direction de l'Ifriqiya se mettent en place (cf. carte 1)¹². En dépit du peu de suites qu'eut l'accord, c'est aussi le moment choisi par Roger pour passer avec le comte de Barcelone Raimond-Bérenger IV une alliance militaire limitée contre les Almoravides, un événement reflété par une forte évolution de son discours diplomatique latin et l'adoption d'une nouvelle *intitulatio*¹³. Expansionnisme et révolution symbolique semblent donc ici aller de pair, comme si une véritable « conquête symbolique » était à l'œuvre, combinant la définition d'un horizon impérial universel et l'élaboration d'un langage commun dont nous verrons qu'il donne un sens nouveau à des éléments préexistants dans les territoires soumis à la domination des Hauteville.

Une matrice importante de cette révolution symbolique rogérienne – le qualificatif renvoyant ici plus au moment qu'à la personne du souverain – est en effet impériale¹⁴. Son inspiration double, byzantine et islamique, a été alimentée à la fois par l'histoire passée des différentes entités subrégionales qui devaient confluer dans la construction des Hauteville et par la proximité des modèles contemporains byzantin et fatimide. On a souligné depuis longtemps que l'impérialité byzantine s'était progressivement éloignée de la conception romaine, tout en se redéfinissant sous l'effet de la crise provoquée par les conquêtes islamiques¹⁵. Par contraste, l'impérialité islamique s'est élaborée dans un contexte d'expansion, alors que la religion musulmane était en voie de définition et ses fidèles encore fort minoritaires. La prise en charge de la diversité interne de l'empire, d'une « politique de la différence » pour reprendre les termes de Jane Burbank et Frederick Cooper, a été fondamentale dans sa définition pendant de nombreux siècles¹⁶. Aux XI^e et XII^e siècles, le califat fatimide, avec lequel les Hauteville entretiennent des relations étroites, surtout sous Roger II,

-
11. La mort sans héritier du duc de Pouille Guillaume en 1127 ouvre ainsi une crise lorsque Roger II prend sa succession; mais la consolidation de la position rogérienne entraîne des opérations militaires jusqu'à la paix de Mignano en 1139, sans même considérer la situation des Abruzzes.
 12. Après Pantelleria en 1123, Malte est prise en 1127; en 1135, Roger soutient l'émir ziride de Mahdia contre une coalition qui le menace et s'empare de Djerba, cf. NEF, 2011 p. 592 et suivantes.
 13. Le document concerné est édité dans *Rogerii II. regis diplomata latina*, Carlrichard BRÜHL (éd.), n° 9 p. 22-24.
 14. NEF, 2013. Le registre de l'impérialité seconde ainsi activé a fait l'objet de précisions grâce au programme *Imperialiter* coordonné ces dernières années par Annick Peters-Custot. Sur son application à la Sicile en particulier, cf. MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019.
 15. Sur la dimension byzantine de l'impérialité rogérienne: MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019; sur l'évolution de cette dernière: HALDON, 2016 et DAGRON, 2005 ainsi que l'utile tableau dressé à partir de cet article dans MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019, p. 167.
 16. BURBANK et COOPER, 2011, aussi décliné sous la forme du cosmopolitisme par AHMAD, 2016.

Normands par les textes sud-italiens²⁰. En outre, ce prisme invite à la prudence, lorsque l'on met en œuvre une analyse en termes de ruptures et de continuités, afin de ne pas confondre les évolutions que l'historien perçoit comme telles et celles que les acteurs médiévaux interprètent ainsi. En effet, la *tabula rasa* n'existant pas en histoire et les différents éléments observés n'ayant de sens qu'en raison de leur interprétation au sein d'un monde social, il convient de ne pas considérer que celle de l'historien donne accès à une réalité qui échapperait aux acteurs. En d'autres termes, la présence d'un motif iconographique (ou usage terminologique, ou encore figure rhétorique) sur plusieurs siècles dans tel ou tel espace géographique, s'il n'est pas perçu ou revendiqué comme un élément de rattachement au passé au sein du monde social étudié, pourrait bien n'être un indice de continuité qu'aux yeux de l'historien. De ce point de vue, seules les proclamations de continuité et les revendications d'héritages, même si elles n'excluent pas là aussi les réinterprétations, bien au contraire, sont donc à prendre en considération.

On objectera, à juste titre, que lorsqu'une révolution symbolique a eu lieu, les auteurs qui sont parties prenantes du monde social où elle est advenue tendent précisément à la considérer comme allant de soi²¹.

Prendre en compte des points de vue extérieurs au monde social considéré, qui mettent en évidence cette révolution et ses résultats, peut être un moyen de dépasser cette difficulté. En outre, il convient de ne pas oublier que la matrice culturelle que constitue l'impérialité est intégratrice de diversité, comme nous l'avons mentionné plus haut. Ainsi ce que l'historien peut, à première vue, percevoir comme un élément de continuité est susceptible de résulter de la place volontairement faite à tel ou tel élément en référence à une situation présente²².

Ces prémices étant posées, nous essaierons dans les pages qui suivent de montrer en quoi une approche en termes de révolution symbolique permet de dépasser plusieurs difficultés méthodologiques. Nous commencerons par revenir sur ce qui fait une révolution symbolique réussie à travers l'évocation de Palerme comme capitale et la description de la cité palatine des Hauteville, la Galka, dans les textes du XII^e siècle et les interprétations qu'ils portent. Nous aborderons ensuite les problèmes méthodologiques et théoriques que soulève l'analyse de la mobilisation de motifs et de supports ou techniques renvoyant à des conceptions et à des pratiques byzantines et islamiques afin d'exprimer la grandeur royale, en nous concentrant sur l'exemple du plafond de la chapelle

20. BATES et BAUDUIN, 2016, dans lequel on verra notamment HOUBEN, 2016, ainsi que CANOSA, 2016; PETERS-CUSTOT, 2015.

21. Cf. la citation de P. Bourdieu *supra*.

22. C'est notamment ce que suggère Jeremy Johns lorsqu'il insiste sur les discontinuités des pratiques et des références administratives et diplomatiques en Sicile, et cherche les sources d'inspiration des Hauteville chez les Fatimides aux XI^e-XII^e siècles (cf. JOHNS, 2002, p. 78 et suivantes). L'absence de références à un contexte plus ancré régionalement peut cependant partiellement découler de notre méconnaissance du contexte sicilien pré-1130, même si cette ignorance recule avec le temps, ce qui ouvre de nouvelles pistes de recherche.

palatine de Palerme dont l'interprétation a connu d'importants renouvellements récents. Nous développerons enfin un exemple précis, aussi significatif que peu pris en compte jusqu'ici : celui du scellement des actes solennels.

Qu'est-ce qu'une révolution symbolique réussie ? L'exemple de Palerme et de la Galka

Nous avons vu que le succès d'une révolution symbolique fait aussi la difficulté de son analyse. Son évidence pour qui vit dans un monde social qui en est le fruit en est aussi une au Moyen Âge. Ainsi, nombre d'historiens considèrent comme extraordinaire la synthèse advenue à l'époque des Hauteville entre des références qu'ils identifient comme byzantines, islamiques ou renvoyant au monde latin nord-occidental, ou, à l'inverse, la soupçonnent de ne pas avoir véritablement existé – sur des prémisses qui sont celles de leur propre monde social – en raison des tensions entre groupes sociaux qu'elle échoue à voiler, alors qu'elle va de soi pour les agents du monde social sicilien de l'époque, ce qui manifeste précisément sa réussite. Qu'elle aille de soi ne signifie d'ailleurs pas qu'elle n'ait pas été débattue ou critiquée dès le XII^e siècle.

Nous avons retenu ici les évocations de Palerme comme capitale et de la Galka, la cité palatine des Hauteville (cf. carte 2)²³, comme siège du pouvoir royal afin d'illustrer la réussite de la révolution symbolique rogérienne. Cette question aux enjeux multiples est d'autant plus importante que Palerme est devenue capitale sous la domination islamique et que sa promotion, parallèlement à, ou au détriment de, Messine, premier siège du pouvoir comtal dans l'île, a été interprétée comme une volonté précoce de souligner une continuité avec le passé islamique ou d'islamiser le pouvoir des Hauteville, qui ne se lirait véritablement dans la documentation qu'à partir des années 1130²⁴. Il convient donc de revenir sur la conception de la ville-capitale au XII^e siècle, en particulier en comparant des textes composés par des auteurs participant du monde social que gouvernaient les Hauteville, à d'autres dus à des auteurs qui lui étaient extérieurs.

Le choix de Palerme comme capitale

Si l'importance du choix de Palerme comme capitale, qui sanctionne le déplacement de la centralité du pouvoir dans l'île et en Méditerranée, Palerme regardant vers l'Ifriqiya plutôt que vers Byzance, a déjà été soulignée²⁵, plusieurs points

23. Sur la Galka, cité palatine des Hauteville, dont l'histoire antérieure est mal connue, cf. MAURICI, 2016, p. 68-73 et NEF et PEZZINI, sous presse.

24. JOHNS, 2002, p. 78. Les diplômes en arabe ne sont conservés en nombre significatif qu'à partir des années 1130. Toute la question est de savoir comment on interprète cette mutation du régime documentaire : réorganisation administrative et inspiration fatimide renforcée (lecture privilégiée par l'auteur) ou bien aboutissement de pratiques antérieures, systématisées et revendiquées comme telles (ce qui n'exclut pas d'ailleurs les emprunts éventuels aux Fatimides) combinées à d'autres apports, dessinant un nouveau langage du pouvoir ?

25. *Ibidem*.

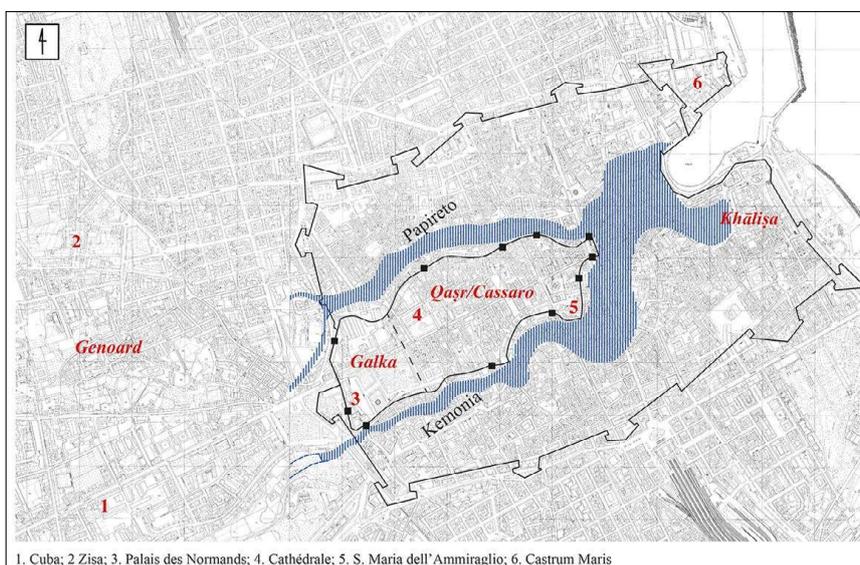


Fig. 2 – Carte de Palerme à l'époque normande (élab. V. Sacco)

Les noms renvoyant aux différents espaces urbains et monuments qui ont été portés sur la carte sont ceux mentionnés dans le texte.

relatifs à cette décision ont été débattus par les historiens. D'abord celui de sa date, susceptible d'interprétations contrastées en fonction du contexte. Jeremy Johns, après d'autres, avait avancé celle de 1112 sur une base documentaire insuffisante²⁶. Il a donc été suggéré à juste titre que les Hauteville étaient passés d'une souveraineté itinérante et polycentrique à une promotion de Palerme²⁷, mais le rythme de ce processus de « capitalisation », ou plutôt dans ce cas précis de « re-capitalisation », de Palerme, demeure incertain. Fanny Madeline et Annick Peters-Custot ont rappelé que c'est incontestablement en 1130 que se pose la question de désigner Palerme comme la capitale royale²⁸. Il est clair que ce changement marque un aboutissement et qu'il n'a pu être décidé et entériné du jour au lendemain. Le problème est que nous ne disposons pas de source textuelle strictement contemporaine des événements. Toutefois, d'importantes informations sont contenues dans le *De rebus gestis Rogerii Siciliae Regis* d'Alexandre de Teleso, dont la composition est relativement proche dans le temps puisqu'elle doit être replacée au cours

26. Le document de 1112, qui coïnciderait avec la majorité de Roger et qui est invoqué pour justifier cette promotion de Palerme (JOHNS, 2002, p. 78, n. 113), ne paraît guère décisif. S'il précise bien « ego Adelais comitissa et Rogerius, filius meus, Dei gratia iam miles, iam comes Sicilie et Calabriae, panormi morantes et in thalamo superioris castris nostri » (*Rogerii II. regis diplomata latina*, doc. 3, p. 6-8), le verbe *moror* suggère un séjour limité dans le temps et des actes comtaux ont été rédigés à Palerme avant cette date. Tout au plus l'acte confirme-t-il l'existence alors de deux *castra* à Palerme.

27. MAURICI, 2016, p. 45-46.

28. MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019, p. 176-177.

de la décennie qui suit, au plus tard probablement au début de l'année 1136²⁹. L'auteur, mal connu mais qui écrit avec l'évidente intention de chanter la gloire du roi sur la sollicitation de Mathilde, sœur de Roger, justifie le choix de Palerme comme capitale. Pour ce faire, il évoque à la fois son rôle de centre attirant des représentants de l'ensemble des territoires contrôlés par Roger³⁰ et l'histoire de la ville, censée avoir été une capitale dans des temps anciens³¹.

Ce dernier point est souvent commenté en soulignant que l'auteur argue d'« une prétendue antériorité historique »³², voire en dénonçant le « mensonge » d'Alexandre de Telese, un mensonge répété, pour faire bonne mesure, par al-Idrīsī³³, deux décennies plus tard³⁴. Or, qu'il ne s'agisse pas d'un fait historique attesté aux yeux des historiens que nous sommes n'en fait pas nécessairement le fruit d'une manipulation des auteurs médiévaux à la solde de Roger (d'autant qu'al-Idrīsī prend bien soin de développer le volet islamique de cette assertion, qu'il est difficile de nier). Si le choix de la ville de Palerme comme capitale est nécessairement le fruit d'une évolution antérieure, il n'est pas à exclure que les deux auteurs et leurs contemporains aient cru à cette assertion. En effet, l'idée que le statut ou la gloire d'une ville tiennent entre autres choses à son antiquité et à l'ancienneté de son importance n'a rien d'original. Elle se retrouve dans le monde de l'Islam où l'on chante le passé antique des villes qui ne sont pas présentées comme des créations *ex nihilo* du pouvoir islamique, mais aussi dans les *laudes civitatum* de la péninsule italienne médiévale. Rappelons en outre que le rôle de la capitale politique est certainement plus consolidé et établi à la fois dans le monde islamique et dans l'Empire byzantin que dans l'Occident latin de l'époque³⁵. Il nous semble donc préférable d'opposer à une approche intentionnaliste (les auteurs ont un agenda clair qui guide les distorsions qu'ils imposent à la réalité historique) une analyse en matière de dispositions (les auteurs font partie d'un monde social qui les détermine et évoluent au sein d'un espace de possibles), même si les auteurs expriment des points de vue distincts, reflétant en partie leur position dans leur monde social. Nous y reviendrons plus loin.

29. Alexandre de Telese, *Ystoria Rogerii regis Sicilie Calabrie atque Apulie*, Ludovica DE NAVA et Dione CLEMENTI (éd.).

30. Sur ce passage (Alexandre de Telese, II, 3, p. 25) et son équivalence avec le troisième temps d'un schéma ternaire *designatio, consensus, collaudatio*, cf. MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019, p. 175.

31. Le passage (Alexandre de Telese, II, 2, p. 25), souvent commenté, est le suivant : « *Qui etiam addebant quod regni ipsius principium et caput Panormus Siciliae metropolis fieri deceret, quae olim sub priscis temporibus super hanc ipsam provinciam reges nonnullos habuisse traditur, quae postea, pluribus evolutis annis, occulto Deo disponente iudicio nunc usque sine regibus mansit* ».

32. MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019, p. 176.

33. On trouvera plus loin le passage auquel cette accusation se rapporte.

34. MAURICI, 2016, p. 48 : « *Una menzogna, quella di Palermo sede di regno in un passato indistinto, imputabile quanto meno a un, giustificabile, vaghissima conoscenza storica. Menzogna che sarà ripetuta da al-Idrīsī* ».

35. La centralité de Constantinople est une banalité de l'historiographie. Le polycentrisme islamique ne contredit pas ce rôle des capitales politiques. Si l'itinérance du pouvoir a caractérisé la période omeyyade (cf. BORRUT, 2019), la période abbasside s'éloigne de ce modèle.

La véritable difficulté réside dans l'absence de sources immédiatement antérieures à 1130, d'autant que la documentation diplomatique ne permet pas réellement de pallier ce manque, tant le nombre d'actes conservés est réduit. Le lieu de rédaction des diplômes n'est par ailleurs pas toujours mentionné explicitement. Toutefois, même si on ne peut préciser le rythme de cette évolution, Palerme y apparaît de plus en plus régulièrement, tout comme Messine³⁶.

La révolution symbolique n'apparaît donc clairement qu'une fois accomplie³⁷ et elle laisse tellement peu de doute que la centralité de Palerme, qui n'a pas été véritablement remise en cause entre la fin de la prise de contrôle de la Sicile par les Hauteville et 1130, n'est plus remise en question par la suite. Elle va désormais de soi, tout comme sa justification par le statut de capitale de Palerme dans des temps reculés.

*Des interprétations distinctes :
un autre indice d'une révolution symbolique réussie ?*

Les peu nombreuses mais importantes descriptions de Palerme datant du XII^e siècle sont souvent commentées, mais plutôt pour y chercher des informations sur l'évolution de l'urbanisme que pour y repérer les indices d'une révolution symbolique réussie et la déclinaison de son interprétation en fonction des auteurs. Logiquement mise en mots *a posteriori*, dans ces textes datés entre les années 1150 et la décennie 1180, cette réussite se lit en particulier dans le fait que les auteurs familiers de la Sicile et de sa capitale développent des points de vue très nettement en contraste avec ceux des scripteurs extérieurs et de passage dans l'île.

Al-Idrīsī (v. 1154)

Ainsi al-Idrīsī, qui écrit entre 1154 et les années 1160³⁸ en Sicile où il réside, entame, dans sa célèbre géographie, la description de la capitale après avoir vanté l'île³⁹ et exalté la dimension universelle et impériale de la dynastie des Hauteville⁴⁰. Pour

36. Voir *Rogeri II. regis diplomata latina*, doc. 1 à 14, p. 3-42 et CASPAR, 1904, doc. 1 à 65, p. 482-506.

37. Plus que par le « manque de sources », il convient d'expliquer ce trait par l'effacement de la genèse qui prévaut dans les mondes sociaux, précisément parce qu'il s'agit là d'une condition nécessaire pour que la révolution symbolique soit considérée comme allant de soi. Cf. NEF, 2014a.

38. Al-Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, Henri BRESCH et Annliese NEF (trad.), 1999 ; AMARA et NEF, 2000 ; NEF, 2010 ; DUCÈNE, 2018.

39. Ainsi à propos de la Sicile : « elle rassemblait les bienfaits de tous les autres pays » (Al-Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, p. 305 et Al-Idrīsī, *Nuzhat al-mushtāq fi-khtirāq al-afāq*, Enrico CERULLI et al. (éd.), II, p. 588-589).

40. C'est le cas pour le comte Roger, dont l'auteur vient de rapporter la conquête insulaire : « lorsque le pays fut soumis à ses ordres et qu'il y eut établi son trône royal, il répandit les bienfaits de sa justice sur les habitants ; il maintint leurs religions et leurs lois ; il leur assura la conservation de leurs biens et de leurs vies, à eux, à leurs familles et à leurs enfants » (Al-Idrīsī, *La première géographie*, p. 306 et Al-Idrīsī, *Nuzhat*, II, p. 589). C'est aussi le cas de Roger II : « Son mérite était tel que les rois se sont soumis à son obéissance, ont manifesté par des signes distinctifs qu'ils le soutenaient et le suivaient, lui ont confié les clefs de leurs États et se sont, de toutes parts, rendus auprès de lui, désireux de se mettre à l'ombre de son trône et de bénéficier de sa protection et de sa clémence » (Al-Idrīsī, *La première géographie*, p. 306-307 et Al-Idrīsī, *Nuzhat*, II, p. 589-590).

apprécier la spécificité de son évocation de Palerme par rapport à celle du reste de l'espace insulaire, il faut noter qu'il ne mentionne au sein de ce dernier aucun élément religieux, ni chrétien ni musulman⁴¹, au point que l'on pourrait mettre le lecteur au défi de savoir sur cette seule base quelle religion y prédomine. Par contraste, la dimension islamique, et même musulmane, de Palerme est soulignée :

La première de ces villes est Palerme, cité des plus remarquables par sa grandeur et des plus illustres par son importance, chaire de prédication (*minbar*) parmi les plus célèbres et prestigieuses du monde. Elle est dotée de qualités qui lui confèrent une gloire inégalable et réunit beauté et noblesse. Siège du gouvernement dès les temps primitifs et les premiers temps de l'Islam, c'est de là que partaient les flottes et les armées lors des expéditions militaires et c'est là qu'elles revenaient, comme elles le font encore aujourd'hui.

[Suivent une célébration générique de la beauté de la ville, puis une description des deux parties de la ville, le Cassaro, l'ancienne ville forte, « organisée autour de trois rues », et le Faubourg.]

[On trouve dans la première] beaucoup de mosquées [et:] C'est là qu'est située la grande mosquée ou du moins le bâtiment qui en tenait lieu dans le passé et qui est aujourd'hui redevenu ce qu'il était auparavant [...].

Quant au Faubourg, il constitue une autre ville et il entoure la première de tous côtés. On y trouve la ville qui porte le nom de Khālīṣa, où résidaient le sultan et les élites du temps des musulmans [...]⁴².

Il y a de toute évidence un passé qui ne passe pas et qui est même revendiqué. Autant, et les passages omis le confirment, la ville comme siège de gouvernement est décrite comme transformée, splendide, mais dans la continuité des temps antérieurs, voire même antiques et en tous les cas pré-islamiques; autant la dimension islamique n'est pas effacée. Il est vrai que, pour l'essentiel, cette dernière est rattachée au statut de capitale de la ville, centre religieux (*minbar*) et politique (ville palatine du pouvoir fatimide, puis kalbide), un statut qui s'est maintenu dans le temps sans interruption, si l'on en croit al-Idrīsī.

La description du géographe décline, ce faisant, deux axes que l'on retrouve dans les revendications d'universalité de nature impériale dans le monde islamique. Le premier réside dans le fait de donner un sens au passé qui trouve sa signification dans le présent, de manière téléologique, axe que l'on pourrait qualifier de vertical; le second, que l'on pourrait qualifier d'horizontal, renvoie à un horizon large de projection des ambitions politiques et d'attractivité de l'entité politique gouvernée par les Hauteville. Il entérine ce faisant en l'interprétant une révolution symbolique qui fait de Palerme non seulement la capitale indiscutable de l'île, mais aussi une capitale importante de la Méditerranée centrale.

41. Si l'on exclut la mention du monastère bénédictin de Catane, sous la forme « l'église des moines », évoquée seulement parce que l'éléphant de Catane y était conservé (Al-Idrīsī, *La première géographie*, p. 314; Al-Idrīsī, *Nuzhat*, II, p. 597).

42. Al-Idrīsī, *La première géographie*, p. 307-308.

*Deux descriptions contemporaines: le récit de voyage d'Ibn Jubayr
et la Lettre au trésorier de l'Église de Palerme (seconde moitié des années 1180)*

Ces deux textes, comme celui d'al-Idrisi, ont souvent été commentés, y compris en analysant dans le détail les conceptions de chaque auteur⁴³, mais rarement en confrontant leurs points de vue précisément sur la description de Palerme. Or, elles sont quasi contemporaines⁴⁴. La lettre est écrite par un auteur originaire d'une région extra-insulaire, mais connaissant la Sicile et y ayant séjourné suffisamment longtemps pour la considérer comme une mère nourricière⁴⁵, tandis qu'Ibn Jubayr est un pèlerin originaire d'al-Andalus de passage dans l'île.

La description de Palerme qu'Ibn Jubayr dresse dans son récit de voyage (*rihla*) est structurée en deux temps. Après avoir relaté le naufrage de l'embarcation sur laquelle il voyageait dans le détroit de Messine, ville où les rescapés sont accueillis, Palerme est d'abord évoquée de manière générique comme peuplée de nombreux musulmans et siège du pouvoir royal⁴⁶. Suit une description de la vie à la cour et de la Galka⁴⁷, qui met l'accent sur leur dimension islamique et même musulmane (tous les serviteurs seraient crypto-musulmans). S'intercalent ensuite un excursus consacré à un eunuque de Messine qui critique le pouvoir⁴⁸, puis le récit du voyage qui le porte de Messine à Palerme⁴⁹. C'est alors que débute le second temps de l'évocation de Palerme. Ibn Jubayr entre dans la ville du côté du palais royal, puis gagne un lieu d'hôtellerie⁵⁰. Suit une description de la ville proprement dite qui passe en revue l'urbanisme, l'architecture, les nombreuses mosquées et lieux de culte musulmans; la bipartition de la ville entre Cassaro et reste de l'espace urbain, l'église de la Martorana et la beauté des chrétiennes vêtues à la musulmane⁵¹.

On voit que contrairement à ce qu'il en était pour al-Idrisi, la question religieuse est au cœur de la description d'Ibn Jubayr. Toutefois, ce qui prévaut est l'idée d'un mélange, voire d'une ambivalence de la situation sicilienne à ses yeux: la présence de l'islam y est plus forte qu'il n'y paraît à première vue, même si les musulmans sont présentés comme victimes d'une oppression. Les musulmans se dissimulent en partie, tandis que les chrétiens ressemblent à des musulmans. La figure de Guillaume II est loin, elle aussi, d'être univoque: au fait

43. Sur Ibn Jubayr: DEJUGNAT, 2010. Le second texte est anonyme mais les tentatives pour identifier son auteur ont été nombreuses, on verra pour un résumé et une bibliographie: Pseudo Ugo Falcando, *De rebus circa regni Siciliae Curiam gestis*, Edoardo D'ANGELO (éd.).

44. Ibn Jubayr séjourne dans l'île en 1185 et le Pseudo-Falcand écrit après la mort de Guillaume II, advenue en 1189.

45. L'auteur évoque la mort de sa nourrice (« *in morte nutricis* »), Pseudo Ugo Falcando, *De rebus circa regni Siciliae Curiam gestis*, p. 328 (latin) et 329 (italien).

46. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », Paule CHARLES-DOMINIQUE (trad.), p. 345 et Ibn Jubayr, *Rihla*, William WRIGHT et Michael Jan DE GOEJE (éd.), p. 297.

47. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », p. 345-347 et Ibn Jubayr, *Rihla*, p. 297-299.

48. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », p. 347-348 et Ibn Jubayr, *Rihla*, p. 299-300.

49. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », p. 348-351 et Ibn Jubayr, *Rihla*, p. 300-303.

50. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », p. 351-352 et Ibn Jubayr, *Rihla*, p. 303-304.

51. Ibn Jubayr, « Relation de voyages », p. 352-354 et Ibn Jubayr, *Rihla*, p. 304-307.

des usages islamiques, arabophone, tolérant que les serviteurs de son palais soient musulmans tant qu'ils ne l'affichent pas, il est toutefois à la tête d'un système qui les opprime. Ce point de vue est celui d'un musulman du sud d'al-Andalus, une région soumise, à l'époque de son séjour dans l'île, à une pression continue de la part des souverains du nord de la péninsule. De manière intéressante, la ville est comparée, deux fois, à une seule autre, Cordoue⁵², qui bien qu'elle ne soit plus le centre politique d'al-Andalus depuis le XI^e siècle, demeure une référence inégalée en termes d'urbanisme, d'architecture et de « capital politique ».

Le balancement de la description jubayrienne, reflété jusque dans la structure du texte, qui oscille sans cesse entre enthousiasme et dénonciation, tout comme le recours à des références clairement islamiques dans la description de la cour comme de la ville, suggèrent que ce qui semblait aller de soi déjà à l'époque d'al-Idrīsī, familier du contexte insulaire, est déroutant pour le pèlerin musulman de passage sur sa route entre al-Andalus et La Mecque. Ce point de vue extérieur met donc en lumière, comme en négatif, l'effet d'évidence qui découle de la participation, même temporaire, au monde social décrit, du moment que le séjour de l'observateur s'inscrit dans la durée⁵³. C'est ce que démontre en particulier un texte célèbre contemporain du récit d'Ibn Jubayr.

Le ton de la *Lettre au trésorier de l'Église de Palerme* tranche avec celui d'Ibn Jubayr. Si l'auteur de ce texte est inconnu, Edoardo d'Angelo a résumé ce qu'il faut en retenir dans l'introduction à son édition et sa traduction du texte : auteur de la chronique la plus détaillée dont nous disposons sur la vie politique interne de l'île, il connaît bien la Sicile sans y être né ; originaire du nord de l'Europe, il est probablement clerc et maîtrise une solide culture littéraire latine. Deux bons candidats à l'écriture du texte pourraient être Hugues Foucauld, abbé de Saint-Denis, et Guillaume de Blois, frère de Pierre de Blois, tous deux ayant résidé dans l'île. La *Lettre* aurait été rédigée hors de Sicile, après la mort de Guillaume II⁵⁴. Le débat n'est cependant pas clos, puisqu'il a été relancé par Graham Loud, qui milite à nouveau en faveur d'une identité insulaire de l'auteur et conclut qu'il est probable qu'une réponse définitive à cette question ne pourra être apportée sans éléments nouveaux⁵⁵.

Là encore, ce texte est loin d'être inconnu, mais est souvent ramené à la question de l'identité ou du positionnement politique de son auteur, opposé aux projets impériaux d'Henri VI en Sicile et très laudateur à l'égard de Guillaume II, dont il pleure la disparition. La Sicile et Palerme y font en outre l'objet d'un véritable éloge.

Rappelons rapidement la structure du texte :

- adresse directe au « très cher Pierre » à qui l'auteur s'apprêtait à écrire, porté par une humeur printanière, quand il a appris la mort de Guillaume II (1 §)⁵⁶ ;

52. Ce trait a été relevé par MANDALÀ, 2012, p. 47-49.

53. Sur la vie d'al-Idrīsī, qui ne passa qu'une partie de sa vie en Sicile, cf. AMARA et NEF, 2001.

54. Pseudo Ugo Falcando, *De rebus circa regni Siciliae Curiam gestis*, p. 27-31.

55. LOUD, 2015.

56. Pseudo Ugo Falcando, p. 328 (latin) et 329 (italien).

- lamentations devant l’irruption annoncée de hordes barbares dans l’île, en particulier parce que Palerme sera frappée (4 §)⁵⁷ ;
- l’auteur interroge son destinataire sur les solutions envisageables et énonce la sienne: il appelle de ses vœux l’union de tous les Siciliens, notamment chrétiens et musulmans, et la désignation par eux d’un roi à même de défendre la Sicile (3 §)⁵⁸ ;
- l’auteur passe en revue une série de villes qui souffriront de cette guerre: Messine, Catane, Syracuse (3 §)⁵⁹, puis en énumère d’autres plus rapidement: Agrigente, Mazzara, Cefalù, Patti et introduit Palerme, «à la gloire unique» (1 §)⁶⁰ ;
- il décrit longuement la ville de Palerme (7 §)⁶¹ ;
- le texte s’achève enfin par une salutation (1 §)⁶².

La *laus civitatum Siciliae* est donc la raison d’être du texte⁶³. Celle de Palerme proprement dite occupe presque la moitié de l’*Epistola*. Si elle est célèbre aux yeux des historiens spécialistes de la Palerme des Hauteville, c’est à la fois pour ses précisions topographiques et pour son évocation de la prospérité agricole de la plaine qui entoure la ville, désignée depuis l’époque moderne par l’expression de «Conca d’Oro».

Sans revenir sur le détail de cette description, sa particularité apparaît clairement une fois confrontée avec celles des autres villes de Sicile. Sont ainsi chantées:

- Messine, pour sa capacité à résister aux invasions, souvent celles des Grecs, en raison de sa position stratégique; elle a aussi lancé des attaques contre l’Afrique et la péninsule Ibérique⁶⁴;
- Catane, affectée de multiples fois par des tremblements de terre et les éruptions de l’Etna, comme le montrent les «*veteres annalium ystorias*»⁶⁵;
- Syracuse, chantée pour sa capacité militaire et ses deux ports, son antique noblesse corinthienne qui a fondé la cité, sa production philosophique et poétique antique, pour avoir mis fin à la tyrannie de Denys et pour la fontaine d’Aréthuse, au sujet de laquelle l’auteur évoque l’Alphée, dont le cours est censé réémerger à cet endroit, et le Ciane⁶⁶;

57. Pseudo Ugo Falcando, p. 328, 330 et 332 (latin) et 329, 331 et 333 (italien).

58. Pseudo Ugo Falcando, p. 332, 334 et 336 (latin) et 333, 335 et 337 (italien).

59. Pseudo Ugo Falcando, p. 336, 338 et 340 (latin) et 337, 339 et 341 (italien).

60. Pseudo Ugo Falcando, p. 340 (latin) et 341 (italien).

61. Pseudo Ugo Falcando, p. 341, 343, 345, 347 et 349 (latin) et 342, 344, 346 et 348 (italien).

62. Pseudo Ugo Falcando, p. 348 (latin) et 349 (italien)

63. Ce point est abordé dans OLDFIELD, 2019, et en particulier sur le texte du Pseudo-Falcand, p. 105-106.

64. Pseudo Ugo Falcando, p. 336 (latin) et 337 (italien).

65. Pseudo Ugo Falcando, p. 336 et 338 (latin); 337 et 339 (italien).

66. Pseudo Ugo Falcando, p. 338 et 340 (latin) et 339 et 341 (italien).

- Agrigente, Mazzara, Cefalù et Patti, évoquées succinctement pour leur dimension plutôt militaire⁶⁷;
- Palerme, dont l'exceptionnalité est soulignée⁶⁸, avant que le site de son essor ne soit décrit et la cité palatine-acropole évoquée⁶⁹. Puis l'auteur passe au plan tripartite de la ville⁷⁰; sont mentionnés pour finir les cours d'eau et les productions agricoles: vignes, cucurbitacées variées, grenades, agrumes, amandes, figes, olives, dattes, canne à sucre et fabrication du sucre⁷¹.

Messine, et surtout Catane et Syracuse, sont associées à des éléments renvoyant à leur antiquité et aux *topoi* de leur évocation dans les sources anciennes, selon un axe «vertical» pour reprendre la terminologie proposée plus haut. Par contraste, Palerme est décrite comme une entité paradisiaque envisagée depuis un éternel présent; aucune référence précise au passé ne se trouve dans sa description, même si l'évocation de sa gloire (*totius regni Siciliae caput et gloria*) en tout début de description suggère une profondeur temporelle⁷². L'évocation de la Galka n'est pas sans rappeler celle d'Ibn Jubayr, mais sont ensuite tissées trois métaphores: celle de la ville palatine tête d'un corps que constituerait le reste de l'espace urbain; celle de la cité tripartite par son urbanisme, mise en parallèle avec les productions de l'atelier textile royal qui tresse les fils comme les groupes de population sont imbriqués au sein de la ville⁷³; l'image du paradis terrestre, étendue non seulement au Genoard (*Jannat al-ard*), le parc royal qui accueillait les lieux de villégiature de la dynastie, mais à l'ensemble de l'espace urbain et péri-urbain. Cette dimension paradisiaque que l'auteur souhaiterait voir soustraite aux menaces que font peser sur elle les troupes impériales d'Henri VI donne une dimension eschatologique au texte, l'irruption des *Teutonici* pouvant sous peu entraîner la fin d'un monde.

Sont mentionnés comme éléments de la topographie urbaine, et éventuellement décrits pour leur beauté singulière, tant des édifices chrétiens que la demeure d'un célèbre musulman⁷⁴. Ce qui surprend et déstabilise Ibn Jubayr semble ici aller de soi. Rien dans la cité palatine, rien dans les cultures ni dans les méthodes d'irrigation n'est qualifié de musulman ou d'islamique, comme dans le texte d'Ibn Jubayr, au moins dans un premier temps. C'est ici que la question de l'identité, non pas individuelle mais sociale de l'auteur, autant qu'elle puisse

67. Pseudo Ugo Falcando, p. 340 (latin) et 341 (italien). On notera qu'il s'agit là de tous les évêchés de l'île (à ajouter aux trois précédents qui correspondent aux trois villes citées en premier: Messine, Catane et Syracuse), seul manque à l'appel Monreale, création de Guillaume II, au détriment de Palerme et qui n'était pas une cité à proprement parler.

68. Pseudo Ugo Falcando, p. 340 (latin) et 341 (italien).

69. Pseudo Ugo Falcando, p. 340, 342 et 344 (latin) et 341, 343 et 345 (italien).

70. Pseudo Ugo Falcando, p. 344 (latin) et 345 (italien).

71. Pseudo Ugo Falcando, p. 344, 346 et 348 (latin) et 345, 347 et 349 (italien).

72. Pseudo Ugo Falcando, p. 340 (latin) et 341 (italien). Les termes «*gloria*» et «*gloriosa*» reviennent à trois reprises dans le premier paragraphe de son évocation.

73. NEF, 2014c.

74. Ainsi de la demeure de Sedictus *sarracenus* et de l'église fondée par Georges d'Antioche: Pseudo Ugo Falcando, p. 344 (latin) et 345 (italien).

être retracée, retrouve de sa pertinence. En effet, en donnant à son écrit la forme d'une épître adressée à un Sicilien (le « trésorier de l'Église de Palerme »), ce dernier, quelle que soit sa véritable identité, prend le soin de préciser le lectorat qu'il vise : l'élite de l'île, latine et chrétienne. Il prend position par rapport au monde social qu'il décrit, en s'y incluant en quelque sorte et en appelant ceux qui le peuvent à sauver l'élaboration des Hauteville de la barbarie qui la menace⁷⁵.

La confrontation de ces trois points de vue sur la ville de Palerme fait donc ressortir à quel point pour un familier de la cour palermitaine et de la cité⁷⁶, tels al-Idrīsī et le Pseudo-Falcand, la révolution symbolique qui amène à percevoir la singularité de Palerme comme allant de soi était un fait accompli. Ibn Jubayr, voyageur de passage, demeure en revanche perplexe et, par contraste, donne à voir à un public extra-insulaire ce qui va de soi pour les agents de ce monde social. La position du Pseudo-Falcand est singulière : regardant désormais la situation dont il a été familier depuis l'extérieur, il en rend les enjeux explicites avec une grande acuité. Notons toutefois que la description d'al-Idrīsī ne marque pas une rupture ; elle se situe dans le prolongement du texte d'Alexandre de Telese et des descriptions de Palerme que l'on trouve dans les géographies islamiques des X^e-XI^e siècles. Sans être identiques, tous ces textes postulent l'importance, l'antiquité et l'ancienneté de la dimension de capitale de Palerme. La dynamique qui aboutit au passage à la royauté en 1130 ne crée pas cette représentation partagée *ex nihilo*, elle la mobilise, comme d'autres éléments antérieurs, au service d'une nouvelle interprétation, produite par le monde social que la conquête menée par les Hauteville fait naître à partir de mondes sociaux antérieurs. Les points de vue des auteurs sont variés, mais tous s'accordent sur les grandes lignes de cette représentation.

Un tel constat n'est pas sans conséquences sur la manière dont on aborde l'interprétation des productions artistiques et architecturales de la période des Hauteville.

Révolution symbolique et questions de méthode

Si l'on veut caricaturer, deux positions ont été adoptées au sujet de l'intégration au sein d'un langage artistique et architectural nouveau d'éléments renvoyant à une situation soit antérieure soit contemporaine et au contact de laquelle les élites siciliennes entraient grâce à une circulation diplomatico-culturelle intense. La première consiste à dire que la synthèse n'est que superficielle et dissimule des tensions réelles entre groupes de population⁷⁷ ; la seconde y voit plutôt des dynamiques exceptionnelles lues en clés interculturelles ou, plus récemment,

75. On ne revient pas ici sur ces aspects bien connus : TRAMONTANA, 1988 ; NEF, 2014c, entre autres.

76. Les deux figures qui pourraient avoir été l'auteur du texte aux yeux d'Edoardo D'Angelo auraient résidé en Sicile autour de 1166-1170, mais on notera que l'auteur de l'*Epistola* met en scène un rapport étroit et intime à la Sicile indépendamment du temps qu'il y a passé.

77. C'est la position de Jeremy Johns, que nous détaillerons plus bas et qui s'appuie sur une analyse plus large de la situation insulaire : JOHNS, 2002, p. 212-256.

transculturelles⁷⁸. Dans les deux cas, ces dynamiques tendent à être restreintes au milieu de cour. De ce point de vue, il est à noter que les trois textes analysés plus haut évoquent Palerme au sein d'une description plus large, insulaire, et qu'ils ne soulignent pas de contraste entre la cité et le reste de l'île. La spécificité de la ville tient simplement à son rôle de capitale.

Deux domaines d'investigation ont surtout été privilégiés par l'historiographie afin d'appuyer l'une ou l'autre position, pour des raisons liées à la préservation des sources : la production diplomatique et l'organisation de l'administration, d'une part ; la production architecturale et artistique, d'autre part. La première sera abordée plus loin ; sur la seconde, souvent considérée comme particulièrement significative ne serait-ce que parce qu'elle donne à voir (au sens propre) la synthèse en question, nous nous contenterons ici d'avancer quelques pistes méthodologiques.

Un bon point de départ peut être ce passage d'un article récent qui s'interroge précisément sur la singularité sicilienne en jeu ici :

The rallying of languages to the cross in Anna's epitaph [il s'agit là de l'épithaphe quadripartite et trilingue à la mémoire d'Anne, la mère de Grisanthe, « prêtre de Guillaume » comme le précise l'inscription⁷⁹] or the diverse traditions enconced in Roger's mantle with its Norman lion emblems epitomize the nature of the Sicilian art as "hybrid" or "eclectic", with elements juxtaposed and often manipulated by royal propaganda for producing original yet essentially aesthetically incipient artworks; their constituents gravitating in transcultural and transvisual flux towards their Christian and Islamic models. This characterization of Sicilian arts as germinal or embryonic cannot but be tentative, and could be explained by the relatively brief span of cohabitation of Muslims and Normans on the island. Yet it also might conceivably be revised as more data on the arts of Islamic Sicily before the Normans become available⁸⁰.

D'une certaine manière, tous les problèmes sont posés ici, comme sont évoquées les différentes solutions qui y ont été apportées par les historiens. Toutefois, en ne choisissant pas entre elles, l'auteur ne facilite pas la tâche du lecteur... Dès lors, il peut être utile de revenir sur les problèmes méthodologiques soulevés par l'étude de ce contexte et sur quelques pistes d'interprétation.

Intention et disposition : l'espace des possibles plutôt que les décisions souveraines

L'exemple du plafond de la chapelle palatine de Palerme, daté entre 1130 et 1143, se prête particulièrement à l'exercice, tant il a été et continue d'être commenté, dans des sens assez divers et souvent en éclairant de nouveaux aspects passés inaperçus jusque-là. Une partie de ces renouvellements tient à l'évolution des

78. HOUBEN, 1999 et 2013.

79. Cf. NEF, 2011, p. 106-110, avec bibliographie.

80. KAPITAIKIN, 2017, p. 384.

courants historiographiques, elle-même déterminée en partie par celle du contexte de leur production. Sans reprendre dans le détail l'ensemble de la bibliographie, rappelons les questions récurrentes qui y sont soulevées et qui sont seulement en partie évoquées dans le passage cité plus haut :

- une partie des difficultés vient de l'identification / assignation de certains éléments à telle ou telle « tradition culturelle ou artistique » ;
- une fois cette première étape accomplie, tout historien ou historien de l'art se demande, à juste titre, comment ces éléments ont pu être connus et mis en œuvre en Sicile. Bien souvent, la réponse est pensée sur le mode de l'importation d'artisans ou de modèles (et la question devient dès lors de savoir par quels types de supports ces derniers ont été diffusés en Sicile ou s'ils ont été vus ailleurs) ;
- ces importations ont pu être interrogées afin de déterminer si elles n'aboutissent pas à une sorte de juxtaposition qui s'opposerait à leur véritable intégration dans un contexte de production locale (cf. le passage cité plus haut) ;
- dans la mesure où les productions artistiques conservées proviennent avant tout du milieu royal, ces choix de formules spécifiques et les éléments analysés comme des importations tendent à être reliés à une commande royale intentionnelle, du souverain lui-même ou d'un milieu restreint évoluant autour de la cour ;
- dans les deux cas en effet, on tend à distinguer, voire à opposer, les logiques du milieu de cour et la situation insulaire, ce qui suggère donc que l'interprétation, implicite ou explicite, de cette dernière est centrale dans le raisonnement qui est mené.

Lev Kapitakin rappelle ainsi que les interprétations qui ont été proposées sur la forme et l'iconographie du plafond de la chapelle palatine de Palerme, en l'absence de documents à même d'éclaircir le mystère de sa réalisation, ont alternativement mis en avant une origine des artisans liée à la Sicile elle-même, à l'Égypte fatimide et / ou au Maghreb, à la Syrie ou à l'Iraq. La question est d'importance car comme le rappelle l'auteur :

The issue at stake concerns not just the attribution of the Cappella Palatina ceilings per se but the question of whether they are representative of an indigenous Sicilian painting tradition dating back to the period of Muslim rule in Sicily or, alternatively, an import of eclectic foreign traditions and / or artisans by the Normans for the purpose of this and similar royal projects⁸¹.

81. KAPITAKIN, 2017, p. 396.

L'autre thème de choix qui a été repris récemment est celui de la présence de symboles ou motifs chrétiens dans ces peintures et de leur signification. Longtemps négligés, ils ont fait l'objet de plusieurs articles et d'interprétations divergentes⁸². Manifestent-ils la volonté de christianisation de la dynastie ? Sont-ils ambigus car porteurs de significations, certes distinctes, à la fois dans les mondes islamique, byzantin et chrétien latin ? Ou bien faut-il encore y voir les effets d'une manipulation plus fine de la part des eunuques de la cour exprimant leurs réticences vis-à-vis de cette dernière⁸³ ?

Le problème est que chacune des étapes mentionnées plus haut pose des difficultés méthodologiques non négligeables : l'identification d'une tradition culturelle soulève la question de savoir si cette « identification » ne vaut pas que dans l'œil de l'historien, d'autant que chacun a tendance à voir midi à sa porte en fonction de sa propre formation. Comment les spectateurs de l'époque interprétaient-ils ces motifs de ce point de vue ? Le contexte de leur utilisation ne modifiait-il pas leur sens ? Y voyaient-ils tous la même chose⁸⁴ ? De même, l'alternative entre artisans importés et artisans locaux semble sous-estimer le fait que faire venir des artisans suppose une demande interne, un milieu capable d'apprécier ces réalisations dans un contexte (ici ecclésiastique) où elles n'étaient pas habituelles ailleurs. Sans pour autant pointer vers un contexte unique ou exceptionnel parce qu'il serait sicilien, une telle demande suggère l'existence d'un monde social à même d'apprécier et, dans une certaine mesure, de vouloir ces réalisations. De ce point de vue, le fait qu'une génération se soit écoulée depuis l'installation des Hauteville en Italie méridionale, que Roger soit né et ait grandi dans ce monde social et soit entouré d'un certain nombre de personnages bien identifiés et à même de susciter de tels ouvrages⁸⁵ est ici significatif. Les relations de la Sicile avec le monde fatimide documentées à l'époque rogérienne sont bien

82. Nous ne citons pas tous ces travaux ici, mais on trouvera une bibliographie fournie dans KAPITAIKIN, 2019. JOHNS, 2015a met en avant quatre motifs (David jouant du psalterion ; Daniel dans la fosse aux lions ; saint Georges et / ou saint Théodore combattant un dragon ; Samson chevauchant un lion) que l'on retrouve dans l'art roman, tout en soulignant qu'ils sont vidés de leur dimension religieuse et que leur présence est le fruit d'une volonté royale. L'auteur insiste sur la difficulté qu'il y a à identifier les supports par lesquels les modèles ont circulé, tout comme les figures latines à même de les avoir promus, et suggère finalement que les artisans orphelins du patronage fatimide, en perte de vitesse dans les années 1130, ont dû être les acteurs de cette réalisation. JOHNS, 2014 identifie le motif de l'ascension d'Alexandre au sein des peintures du plafond de la chapelle palatine de Palerme. KAPITAIKIN, 2019, insiste sur l'omniprésence dans la chapelle palatine (notamment sur les mosaïques) de l'image salomonienne et davidique mobilisée pour célébrer le souverain de Sicile, qui renvoyait autant au christianisme, latin et byzantin, qu'au monde islamique. Outre les motifs chrétiens déjà évoqués, il rappelle la présence d'une image de prêtre dans une église et de vingt-sept croix qui ponctuent les nefs. L'auteur y voit une volonté de christianiser les représentations majoritairement consacrées à des divertissements princiers, le tout célébrant Dieu et le souverain. Il interprète une série de scènes de danse comme faisant partie du cycle davidique tel que connu également dans la culture islamique.

83. JOHNS, 2011, insiste sur l'ambivalence de motifs qui peuvent être lus en clé musulmane ou chrétienne et les met en relation avec les eunuques de la cour et leur ambivalence religieuse, accentuée par les tensions qui traversaient la cour du souverain.

84. Pour toutes ces difficultés, cf. NEF, 2011, p. 143-167.

85. JOHNS, 2015a, p. 81.

entendu importantes⁸⁶, mais l'est tout autant le passé islamique de l'île en partie fatimide précisément. Enfin, il est difficile de concevoir un milieu de cour coupé du reste du monde social⁸⁷. Que ses relations avec les milieux curiaux d'autres mondes sociaux et les circulations de manière générale y soient plus intenses ne fait guère de doute, mais il faut garder à l'esprit que la cour palermitaine semble fonctionner sur un modèle qui rappelle l'Empire byzantin et l'Empire islamique, où l'ascension sociale par le biais des compétences administratives, culturelles ou militaires l'emportait sur les positions héritées, d'autant que les anciennes hiérarchies y étaient bouleversées et que les nouvelles intégraient pour une part des nouveaux venus. Toute révolution symbolique est aussi une révolution sociale.

La question dès lors, on l'aura compris, est moins celle de la commande royale ou d'un milieu restreint que celle des dispositions propres à la fois aux artisans et aux récepteurs de l'œuvre réalisée. Citons ici Pierre Bourdieu, qui prône une « esthétique de la *disposition* et non pas de l'*intention*⁸⁸ », c'est-à-dire qui place « au principe des actions, non pas nécessairement des intentions explicites, mais des dispositions corporelles, des schèmes générateurs de pratiques qui n'ont pas besoin d'accéder à la conscience pour fonctionner, et qui peuvent fonctionner en deçà de la conscience et de la volonté – ce qui ne veut pas dire qu'ils soient élémentaires, primitifs »⁸⁹ :

Cette théorie dispositionnaliste est à mettre en œuvre des deux côtés, c'est-à-dire du côté du producteur et du côté du récepteur. Le producteur met en œuvre des dispositions, ce qui ne veut pas dire qu'il ne sait pas ce qu'il fait, mais seulement qu'il ne sait pas *tout* ce qu'il fait. Et le récepteur met en œuvre aussi des schèmes d'interprétation qui peuvent être plus ou moins accordés, et qui s'expriment dans le sentiment de scandale lorsque les schèmes sont frustrés, l'expectation frustrée parce qu'un système de dispositions est un système d'attente⁹⁰.

Trop insister sur des choix conscients faits à la fois par les mécènes et par les artisans ne va donc pas sans poser de problème et risque, au-delà du manque de sources, d'être voué à l'échec. Il est probablement plus pertinent de penser en termes de rencontre entre, d'une part, l'*habitus* de l'artisan ou de l'artiste et celui des récepteurs, et, de l'autre, l'« espace des possibles »⁹¹ qui est le fruit de multiples facteurs interdépendants et non suffisants : techniques, sociaux, liés à la demande, etc.⁹².

86. BARONE, 2019 et JOHNS, 2002, p. 257-268.

87. Nous laissons ici de côté la question de la juxtaposition ou de l'intégration des différents éléments sur laquelle nous reviendrons plus bas.

88. BOURDIEU, 2013, p. 76.

89. BOURDIEU, 2013, p. 77.

90. BOURDIEU, 2013, p. 78.

91. BOURDIEU, 2013, p. 87.

92. BOURDIEU, 2013, p. 381-390.

Place du passé régional et composition des élites

C'est cet « espace des possibles » qui explique que tel ou tel motif ou artisan puisse être accueilli ou recherché en Sicile. Il est vrai que l'état actuel de nos connaissances rend difficile de le définir pour la Sicile des Hauteville, puisque cela supposerait de mieux connaître la période immédiatement antérieure. Toutefois, notre ignorance ne peut justifier une argumentation *ab silentio* ni l'insistance sur les éléments extérieurs, dont la circulation ne peut être retracée précisément, qui en découle. Il n'est pas question ici de dresser un tableau qui demeure hors de portée⁹³, mais il est possible de suggérer quelques pistes de recherche.

En effet, si la participation de la Sicile à un espace culturel fatimide au XII^e siècle est un fait désormais établi, cela ne doit pas faire oublier que la Sicile *a fait partie* de la sphère fatimide à l'époque antérieure. Même si nous connaissons encore mal les manifestations artistiques et artisanales de cette période, nous progressons en effet à grands pas. Ainsi, de nouvelles recherches portant sur la céramique des X^e-XI^e siècles montrent bien, même si les questions demeurent nombreuses, une circulation de motifs zoomorphes et anthropomorphes sous des formes propres à cette sphère fatimide qui rend plus compréhensible leur présence sur le plafond de la chapelle palatine⁹⁴. De même, il n'est plus possible, lorsque ce sont les motifs chrétiens du plafond de la chapelle palatine de Palerme qui sont discutés, de ne pas prendre en compte l'existence d'un christianisme insulaire sous domination islamique⁹⁵, ainsi que d'un certain nombre d'objets documentés dans les trésors d'église sicilienne⁹⁶. Les indices multiples de l'existence d'un christianisme arabophone en Sicile au XII^e siècle invitent en effet à contextualiser ces représentations au moins autant en lien avec celui-ci qu'avec les productions coptes de l'Égypte, même si ces dernières faisaient probablement partie de l'horizon iconographique des chrétiens de Sicile⁹⁷.

93. On notera deux éléments nouveaux qui militent en faveur d'une révolution sociale qui n'anéantit pas tout le préexistant, notamment en termes d'élites palermitaines et de pratiques notariales. D'une part, un acte de vente d'une demeure palermitaine datant probablement de la première moitié du XI^e siècle (la vendeuse est la fille d'un serviteur, *fatā'*, de feu Abū l-Futūḥ Yūsuf, émir de Sicile de 989 à 998, date de sa mort) et similaire aux actes notariés arabes siciliens de l'époque normande, a été retrouvé à Damas et édité par J.-M. Mouton dans *Propriétés rurales et urbaines à Damas au Moyen Âge. Un corpus de 73 documents juridiques entre 310/922 et 669/1271*, p. 125-130. Premier acte retrouvé de ce type datant de l'époque islamique, le document permet d'entrevoir le milieu des serviteurs palatins et leurs liens avec la ville de Palerme, qui se maintiennent par la suite. Le second est l'analyse qui a été faite du célèbre *Sulwān al-muḥā' fi'udwān al-atbā'* (*Le réconfort de celui qui est obéi et est en butte à l'animosité de ses sujets*) d'Ibn Zafar par Luke Yarbrough. Ce dernier insiste sur le fait qu'il s'agit d'un des rares miroirs des princes islamiques qui abordent la question de l'emploi par un souverain de serviteurs qui ne sont pas de la même religion que lui, en y étant favorable. Or l'auteur écrit au moins une des versions de son ouvrage pour un aristocrate musulman de Sicile: YARBROUGH, 2019, p. 199-202 et, sur ce texte, NEF, 2011, p. 207-210.

94. Ceci est en particulier vrai pour le motif du lion; cf. SACCO, 2020, p. 120.

95. MANDALÀ, 2014 et 2016.

96. Ainsi d'un candélabre orné d'inscriptions arabes conservé dans le trésor de l'église principale de Petralia Sottana: ROCCO, 1991-1992 et JOHNS, 2006, p. 61.

97. MANDALÀ, 2009; NEF, 2007 et DEGNI, 2018.

On aura compris que le rôle joué par les élites curiales dans la commande et le choix des motifs ne doit pas être exagéré. La présence et la circulation de ces derniers au sein du monde social sicilien entre groupes chrétiens et musulmans faisaient partie des facteurs qui informaient les dispositions partagées par tous. Une autre difficulté tient au fait que, même si on voulait insister sur le rôle des élites qui entouraient les souverains normands et en particulier, pour la période qui nous intéresse ici, Roger II, elles sont mal connues et que seuls quelques individus particulièrement saillants tendent à occuper le premier plan. Leur place ne doit toutefois pas être surévaluée, tant elle est reflétée de manière déséquilibrée par la documentation. Ainsi, Jeremy Johns, qui cherche à identifier des acteurs possibles à même de repérer et fournir les modèles pour donner les instructions qui ont guidé les peintres de la chapelle palatine de Palerme cite, bien entendu, Georges d'Antioche, mais ne repère personne à même d'avoir promu les références « romanes » qu'il distingue sur le plafond parmi les grands présents autour du roi⁹⁸. Or, même en se concentrant sur les personnages les plus connus, Maion de Bari – membre de la chancellerie royale sous Roger II, successeur de Georges d'Antioche comme émir des émirs connu pour sa grande culture, son *Expositio orationis dominicae* et l'église San Cataldo qu'il a fondée à Palerme⁹⁹ – tout comme Mathieu d'Aiello – originaire de Salerne, éduqué à la cour depuis son enfance et attesté dès 1154 comme actif au sein de la chancellerie, également fondateur de l'église dite de la Magione dont le plafond, non conservé, était orné d'inscriptions arabes¹⁰⁰ – bien que jeunes lors de la construction du plafond de la chapelle palatine, témoignent de la composition des milieux curiaux ainsi que des circulations culturelles qui s'y déployaient. En outre, aucun de ces individus ne peut être imaginé comme isolé de tout milieu, même si ce dernier nous est très mal connu.

Penser en termes de dispositions, plutôt qu'en termes d'intentionnalité, contraint par ailleurs à s'éloigner d'une réflexion binaire en matière de rupture et de continuité. Il ne s'agit en effet pas, dans une sorte de mouvement de balancier destiné ensuite à repartir dans la direction inverse, de mettre en avant la continuité avec les X^e-XI^e siècles siciliens au lieu de la rupture entraînée par l'élaboration d'un projet en relation avec les puissances extérieures contemporaines, tels les Fatimides, au XII^e siècle. Il s'agit d'insister sur la réinterprétation dont des éléments à la fois hérités et importés sont l'objet afin de leur donner un sens au sein du monde social gouverné par les Hauteville, une réinterprétation qui accompagne la révolution symbolique à l'œuvre. Plus

98. Il précise ainsi, après avoir évoqué Georges d'Antioche: «*No comparable individual can be identified amongst the Latins in Rogers' court, although the presence can be inferred of at least one substantial figure, familiar with Romanesque art, who played a crucial role in the design of the ceiling*» (JOHNS, 2015a, p. 81).

99. San Cataldo date des années 1150 (DI LIBERTO, 2013, p. 153 et suivantes). Sur ce personnage, cf. *Dizionario biografico degli italiani, sub voce*; NEF, 2011, p. 195 et DI LIBERTO, 1996.

100. La fondation de cette église est datée entre 1169 et 1174 (DI LIBERTO, 2013, p. 171). Sur Mathieu d'Aiello, cf. *Dizionario biografico degli italiani, sub voce*; NEF, 2011, p. 607-609 et 617-618 et MANDALÀ, 2009.

que la nouveauté des éléments analysés, c'est le sens nouveau qui leur est donné qui doit faire l'objet de l'attention des historiens¹⁰¹.

En outre, il est clair que toute révolution s'appuie sur l'existant et en est le produit. Toutefois, la création sociale suppose que l'existant ne se reproduise pas à l'identique sans fin¹⁰². En particulier, pour expliquer une révolution symbolique et la discordance des schèmes évoquée dans la citation de Pierre Bourdieu, la modification du contexte, au sens large de monde social ou plus restreint d'espace physique où sont insérés les motifs (ici le plafond d'une église, de surcroît palatine), peut bien entendu jouer un rôle important.

Le choix de Palerme comme capitale en 1130 apparaît donc tant comme un aboutissement que comme un nouveau début, ce qui explique pourquoi il va de soi aux yeux des acteurs contemporains. De même, il est important de garder à l'esprit que l'espace des possibles et les dispositions qui découlent du monde social ne sont pas l'œuvre des Hauteville, mais que Roger est bien le produit d'un monde social qui détermine aussi ses choix.

Faire sens de cette révolution symbolique

Pour continuer avec l'exemple du plafond de la chapelle palatine de Palerme, même s'il serait possible d'élargir ces remarques à bien d'autres supports et contextes relatifs à la Sicile des Hauteville, il faut également tenir compte de ce qui était visible des détails du plafond. De fait, depuis le sol et dans les conditions d'éclairage propres à l'intérieur d'une église, qui plus est avant l'invention de l'électricité, la perception de ces décors ne pouvait être que difficile et partielle¹⁰³. Cela ne signifie pas pour autant que l'attention portée au contenu et à la maîtrise technique des représentations par les artisans et leurs commanditaires était nulle, mais la non-visibilité, comme la non-lisibilité, obligent à penser autrement l'effet recherché sur le récepteur.

De ce point de vue, que les descriptions ou évocations du plafond datant du XII^e siècle ne qualifient rien de spécifiquement islamique en son sein est à la fois significatif et attendu¹⁰⁴. Les textes soulignent la prouesse technique et la beauté

101. À notre sens, ceci est bien montré pour les productions textiles par DOLEZALEK, 2017. L'autrice établit à la fois les continuités artisanales, mais non institutionnelles (selon elle, il n'y aurait pas d'équivalent du *tirāz* fatimide en Sicile; or, à une échelle différente bien entendu, ce n'est pas si sûr) ni idéologiques de l'usage des inscriptions arabes sur les vêtements royaux, replacé à la fois dans un contexte local et dans un contexte méditerranéen.

102. Sur ce point, on verra le dialogue entre Cornelius Castoriadis et Paul Ricœur: CASTORIADIS et RICŒUR, 2016.

103. À propos de cette question et de ses conséquences interprétatives: NEF, 2011, p. 148-173 et JOHNS, 2015a.

104. L'*ekphrasis* de Philagète de Cerami a été commentée sans fin. Pour la dernière mise au point, avec bibliographie et points de comparaison, voir JOHNS, 2016. On trouve aussi des évocations générales dans al-Idrīsī, qui ne localise pas précisément les mosaïques, les « motifs calligraphiques » et les « peintures remarquables », qu'il situe au sein du palais royal: Al-Idrīsī, *La première géographie*, p. 308 et Al-Idrīsī, *Nuzhat*, II, p. 591; dans la *Lettre au trésorier de l'Église de Palerme*, sont évoqués « l'élégance » de la réalisation, la « variété des peintures », « l'or brillant » et la « hauteur exceptionnelle » du plafond: Pseudo Ugo Falcando, p. 342 et 344 (latin)

de la réalisation; les plus détaillés comparent l'église à un cosmos et le plafond à un ciel, selon une rhétorique relativement répandue dans ce genre d'exercices littéraires. De fait, et en raison des dispositions communes existant au sein d'un même monde social, il convient de se rappeler que :

La communication entre une œuvre d'art et un spectateur est une communication des inconscients beaucoup plus qu'une communication des consciences : très peu passe par la conscience, même si ensuite on peut expliciter¹⁰⁵.

L'éloignement ne fait que renforcer cet aspect : l'observateur qui ne voit pas vraiment voit ce qu'il s'attend à voir et est frappé par les couleurs, le reflet renvoyé par les peintures dorées ou la forme des *muqarnas*, plus que par le raffinement de la déclinaison de tel ou tel thème princier ou biblique. De ce point de vue, il est évident que le contexte de déploiement des motifs, qu'ils relèvent très majoritairement (plus de 90 %) ¹⁰⁶ de cycles princiers islamiques ornés d'inscriptions en arabe ou de thèmes chrétiens, joue aussi un grand rôle : on a en effet trop eu tendance par le passé à opposer deux pôles de la chapelle, l'un religieux et l'autre royal, mais il est plus pertinent de considérer cet espace comme à la fois royal et religieux et non alternativement, c'est-à-dire comme une interprétation globale du monde social considéré¹⁰⁷. Joue aussi une impression d'ensemble car se côtoient des techniques artistiques connues à l'époque en Méditerranée mais portées à un très haut degré de qualité : les mosaïques, les *muqarnas* peints, l'*opus sectile* utilisé sur les murs, le sol ou dans des inscriptions arabes utilisant le porphyre et la serpentine de manière alors unique¹⁰⁸. Ce cosmopolitisme artistique, au-delà de la signification précise de chaque élément, semble bien être l'effet recherché. Rappelons que cela n'a d'ailleurs rien de propre aux réalisations commandées par les souverains de Sicile, même si leurs moyens étaient sans commune mesure avec ceux d'autres patrons¹⁰⁹. Il n'y a par ailleurs pas ici de contradiction entre le fait de considérer que ce cosmopolitisme chante Dieu, *cosmokrator* par excellence, et une forme d'universalité impériale, qui, bien que le royaume des Hauteville ne se soit jamais défini comme un empire à proprement parler, a mobilisé bien des éléments relevant du registre de l'impérialité¹¹⁰.

Que cette politique artistique s'appuie sur la circulation antérieure de motifs, sur leur interprétation alternativement partagée ou différenciée en fonction des cultures religieuses, sur leur ambivalence pour les observateurs évoluant à la

et 343 et 345 (italien). Ibn Jubayr n'y fait pas allusion, préférant décrire avec admiration l'église fondée par Georges d'Antioche.

105. BOURDIEU, 2013, p. 78.

106. JOHNS, 2015a, p. 65.

107. NEF, 2011, p. 150-152.

108. JOHNS, 2015a, avec la bibliographie antérieure.

109. Cette forme d'universalisme, bien connue pour les dynasties islamiques et en particulier pour les Fatimides, a aussi été soulignée de façon nuancée par WALKER, 2012 pour l'Empire byzantin, ce qui pourrait paraître surprenant, surtout avant 1204.

110. NEF, 2013 et MADELINE et PETERS-CUSTOT, 2019.

cour de Palerme, relève d'une causalité bien entendue. Ces facteurs expliquent que ces éléments aient pu être utilisés de la sorte, ils constituent les paramètres « d'un espace des possibles » sicilien. Faut-il penser que cette synthèse esthétique était réservée à un milieu très limité ? Sur ce point, il conviendrait d'être prudent comme en témoignent le remploi de colonnes ornées d'inscriptions arabes¹¹¹, attestées également sur des éléments de mobilier liturgique¹¹², et la présence de motifs artistiques variés ainsi que de l'épigraphie arabe sur les plafonds d'églises non royales¹¹³. Faut-il alors limiter ces phénomènes artistiques à Palerme et sa région ? Rien n'est moins sûr, tant nous manquons encore de connaissances, même si le rôle de la métropole sicilienne en matière de circulations et son attractivité pour les artisans n'avaient pas d'équivalent dans l'espace insulaire. Faut-il lire dans certains motifs une distanciation, voire une dénonciation, par les eunuques de la cour, identifiés comme une partie de ceux qui choisissaient notamment les inscriptions en arabe, vis-à-vis du système politique en vigueur qui infériorisait les musulmans¹¹⁴ ? Cette éventualité renvoie à deux questions : y avait-il une telle maîtrise consciente des contenus des motifs et cycles picturaux, en particulier sur de grandes surfaces pour lesquelles le rythme et l'impression d'ensemble comptent davantage que le détail caché par des individus singuliers ? Il semble en partie contradictoire d'insister à la fois sur la circulation méditerranéenne des motifs pour expliquer leur présence et sur le programme individuel de personnages documentés à la cour. Que les récepteurs aient pu percevoir et lire les ouvrages artistiques siciliens de manière systématiquement contrastée est possible, mais faut-il évacuer complètement l'effet d'une co-existence prolongée entre groupes ? Les eunuques en particulier sont élevés depuis le plus jeune âge à la cour et le monde social sicilien est *leur* monde social.

Il semble que le malentendu naisse de l'interprétation de la synthèse sicilienne en un sens consensuel. Il est clair que comme dans tout monde social, un consensus minimal existe, comme nous l'avons rappelé plus haut¹¹⁵, mais aucun monde social ne peut se maintenir par l'exercice du seul monopole de la violence légitime par l'État. Celui-ci exerce aussi celui de la violence symbolique. La reprise et la réinterprétation de certains motifs et éléments qui pouvaient peut-être, y compris dans la Sicile du temps, apparaître comme exotiques sont aussi des manières d'affirmer une domination, fût-elle symbolique. Nous avons ainsi mis en parallèle conquête militaire et conquête symbolique en ouverture de cet article. Toutefois, et dans le même temps, la sphère de l'État est toujours le lieu de débats et de rapports de force entre interprétations divergentes, non seulement artistiques, mais visant aussi à définir ce que doit être le monde social, et la Sicile ne fait pas exception de ce point de vue.

111. Notamment à l'entrée de la cathédrale de Palerme et dans l'église de la Martorana.

112. Cf. note 96.

113. NEF, 2011, p. 159-161.

114. C'est l'hypothèse que fait JOHNS, 2011, p. 567-568.

115. C'est ce que Pierre Bourdieu, après Émile Durkheim, appelle l'intégration logique, le consensus minimal qui rend le disensus possible. BOURDIEU, 2012, p. 15-16.

objet, sont considérées comme les traces métonymiques d'un geste, rendant de nouveau présentes et réelles à leurs observateurs une présence et une action instantanées¹²⁰. Les empreintes de sceaux des souverains du Moyen Âge, tout comme leurs matrices qui en sont les outils créatifs, sont donc étroitement associées au corps physique de ceux qu'ils figurent. Le fait est bien illustré au XV^e siècle par le cas célèbre des entrées triomphales des matrices de sceaux royales à Paris, qui peuvent remplacer le roi si ce dernier est absent en prenant place sur un de ses chevaux¹²¹.

Sacralité des sceaux et lèse-majesté dans la Sicile des Hauteville

Dans la Sicile normande, la sacralité des actes scellés par les souverains transparaît clairement d'une disposition des *Assises d'Ariano*, dont la rédaction est généralement datée de 1140¹²²:

*XX. De falso. Qui litteras regias aut mutat, aut, quas ipse scripsit, notho sigillo subsignat, capitaliter puniatur*¹²³.

Aucun exemple d'application de cette mesure n'est connu, mais deux passages de la chronique d'Hugues Falcand documentent des cas criminels liés aux sceaux royaux. Le premier fait état du vol des matrices sigillaires de Guillaume I^{er} par le grand chambrier du palais, Johar :

Vers la même date, le *qā'id* Johar, eunuque et grand chambrier du palais, cherchant à échapper aux nombreux brimades et coups dont il se disait injustement l'objet de la part du roi dans l'armée, fut arrêté en route vers le comte de Loritello, en possession des sceaux royaux, et amené devant le roi. Celui-ci fit mettre Johar dans une barque, et ordonna de le conduire en pleine mer et de le noyer¹²⁴.

Cet épisode est datable de l'été 1161¹²⁵, à la toute fin d'une importante révolte baronniale menée par Mathieu Bonel qui avait alors déjà été capturé et puni¹²⁶. Le vol des matrices de sceaux monarchiques, véritable attaque portée contre la majesté royale, aurait également pu permettre aux derniers rebelles du continent – auxquels Johar semble être lié¹²⁷ – d'en faire un usage frauduleux, ainsi que d'entraver temporairement la capacité diplomatique de leur possesseur. L'insistance avec laquelle le chroniqueur décrit la défection et la trahison du fonctionnaire s'explique donc par la gravité de son larcin sigillaire, motif qui

120. MORSEL, 2005, p. 86-87.

121. MÉRINDOL (DE), 1993, p. 308. Nous devons la référence à Jean-Luc Chassel, que nous remercions.

122. Pour une synthèse sur l'historiographie de ce texte, voir NEF, 2011, p. 485-488.

123. BRANDILEONE (éd.), 1884, p. 106.

124. Hugues Falcand, *Liber de Regno Sicilie*, XXIII, Egbert TÜRK (éd.), p. 188-189.

125. JOHNS, 2002, p. 224.

126. Hugues Falcand, XXI, p. 178-179. La date de la mort de Mathieu Bonel n'est pas connue avec précision.

127. NEF, 2011, p. 608-609.

éclipse d'ailleurs inhabituellement les justifications religieuses données aux autres condamnations à mort des eunuques félons, systématiquement décrits comme hérétiques¹²⁸.

Un cas différent est celui de la dissidence, en 1163, d'un notaire du palais dénommé Pierre. Mécontent de ne pas avoir été choisi et rémunéré pour écrire un acte de Guillaume I^{er}, Pierre orchestre alors un guet-apens afin de détruire le document :

Si le chancelier s'était empressé par générosité d'aller au-devant des attentes et des souhaits de l'élú de Syracuse, ce dernier ne tarda pas à faire preuve de son ingratitude. En effet, pour régler la note d'un document qu'ils étaient venus chercher à la cour, des hommes de contrées lointaines du royaume offrirent au notaire Pierre, un parent de Mathieu le notaire, le prix qui leur semblait convenir, mais Pierre refusa et exigea une somme beaucoup plus élevée pour ses services. Rejetés, les quémandeurs portèrent la chose à la connaissance du chancelier. Celui-ci donna l'ordre à l'un des autres notaires présents de rédiger un nouveau document, à contenu identique, et de laisser partir les demandeurs le jour même. Cependant, le notaire Pierre, constatant que les personnes qui avaient lourdement insisté auparavant ne revenaient plus, se douta qu'ils avaient obtenu leur document des mains d'un autre notaire. Avec autant de collègues qu'il jugea bon, il guetta la route par où les hommes en question devaient passer, les surprit, leur arracha le document royal pour le déchirer en petits morceaux, après en avoir brisé le sceau, les injuria et les roua de coups. Informé du méfait, le chancelier fit revenir à la cour les victimes de l'attaque, convoqua le notaire Pierre qui, ne pouvant nier, se retrouva finalement en prison. C'est alors que l'élú de Syracuse s'emporta et reprocha au chancelier d'avoir prononcé sa sentence contre le droit et sans raison. En France, protesta-t-il, on prenait peut-être de telles décisions, en Sicile, en revanche, ce type de jugement était absolument inopportun, car les notaires de la cour jouissaient d'une grande autorité, et il était inadmissible de les condamner avec autant de facilité¹²⁹.

D'après le chroniqueur, le premier geste que fait Pierre après l'embuscade est de briser le sceau royal, avant même de détruire le parchemin du diplôme qui est au centre du contentieux. Pratiquée isolément, la seule destruction de l'empreinte aurait permis de rompre l'intégrité du document et de remettre en cause sa valeur ; mais suivie de l'anéantissement total de l'acte écrit, elle devient un geste complémentaire, qui aggrave d'une offense physique à la majesté du roi une atteinte à son autorité. Accusé du crime de lèse-majesté pour ce double motif, Pierre n'échappe aux peines prévues qu'à la faveur de l'intervention de l'élú de Syracuse, mais perd le droit d'exercer son activité au palais¹³⁰.

128. NEF, 2008, p. 245.

129. Hugues Falcand, XXXVIII, p. 258-261.

130. Ce cas a été repéré et étudié par ENZENSBERGER, 1981, p. 122-123.

Scellement et délégation d'autorité

La spécificité ontologique des sources sigillaires, généralement peu étudiée d'un point de vue théorique par les historiens, a fait l'objet d'analyses sociologiques dans le cadre de travaux portant sur la création et le développement des structures de l'État. Ainsi, le caractère sacré des sceaux des souverains fait logiquement peser une forte responsabilité sur ceux qui ont la charge de la garde et de la mise en œuvre des matrices royales. Pierre Bourdieu consacre ainsi un long développement à l'usage du sceau dans l'Angleterre moderne, qu'il intitule « la chaîne des garanties »¹³¹. Pour Bourdieu, l'emploi des sceaux des souverains, instruments d'ordre magique à capacité performative¹³², permet le séquençage de la mise en œuvre des décisions du roi puisque chaque matrice est gardée et utilisée par un fonctionnaire différent. La responsabilité du roi est donc partagée par la construction progressive d'une autorité déléguée, chargée de superviser l'exécution des décisions du souverain. *In fine*, la stratification et la hiérarchisation des outils sigillaires royaux permettent, selon le sociologue, le développement des structures administratives d'État¹³³. Ce schéma général, qui pourrait être affiné afin d'être appliqué plus spécifiquement à l'histoire du Moyen Âge¹³⁴, souligne avec justesse le ressort sigillaire de la construction de l'État médiéval, *via* l'accompagnement de la stratification administrative.

En Sicile normande, le scellement des actes intervient sans doute peu avant la remise du diplôme au destinataire : geste public et officiel, il s'agit donc d'un moment mis en scène, destiné à une audience universelle¹³⁵. Dans ce contexte, les sceaux ont force de loi et témoignent physiquement de l'authenticité de la parole officielle. Ils devaient donc être connus, reconnus et intégrés par les dominés dans le cadre d'un rapport de croyance¹³⁶ établissant un consensus entre, d'un côté, les destinataires, et de l'autre, le cercle des émetteurs – c'est-à-dire le sigillant et son entourage. Tout comme la production des décors architecturaux ou des textiles, la diplomatie offre ainsi un angle d'approche de la définition du consensus et de la réussite de la révolution symbolique à l'œuvre dans la Sicile du deuxième quart du XII^e siècle.

La dimension sigillaire de la révolution symbolique

Le corpus des sceaux de Roger II, composé de cinq types connus différents, forme un petit ensemble équilibré documentant au moins les années 1129 à 1147 ; quelques bulles d'attribution délicate, qui datent peut-être de la décennie 1120,

131. BOURDIEU, 2012, p. 467-479 et particulièrement p. 471-479 (cours du 14 novembre 1991).

132. *Ibid.*, p. 469-470.

133. *Ibid.*, p. 479.

134. Le raisonnement sigillographique devrait particulièrement être complété d'une réflexion autour d'autres signes employés dans le cadre diplomatique, comme le fait Claude Jeay autour de la signature dans JEAY, 2015.

135. BOURDIEU, 2012, p. 85-86.

136. *Ibid.*, p. 260-261.

pourraient également être prises en considération¹³⁷. Cette production s'ancre dans un contexte diplomatique sud-italien riche d'expérimentations régionales variées, où les caractères externes des actes solennels adoptent des formes singulières en fonction de leur aire d'écriture, favorisant ainsi la constitution de discours de l'écrit propres à chaque auteur¹³⁸. Avant l'établissement de la monarchie sicilienne, l'élément le plus saillant des corpus sigillaires des princes normands d'Italie est la maîtrise, chez chaque sigillant, de plusieurs matériaux de scellement : ce sont surtout la cire et le plomb, mais l'or et l'argent sont également connus de certains puissants¹³⁹. Ces matières peuvent être utilisées selon des usages différenciés, parfois même simultanément, en fonction de l'espèce diplomatique à valider¹⁴⁰. À cette diversité matérielle s'ajoute une variété iconographique – où l'usage d'intailles occupe une place prédominante – et linguistique – puisque les grands peuvent faire écrire et sceller leurs actes en trois langues : le grec, le latin et l'arabe.

La diplomatie trilingue de Roger II s'appuie sur ce cadre foisonnant en puisant au sein des corpus sigillographiques régionaux certaines références au fort potentiel symbolique et légitimant, qui sont alors synthétisées et réinterprétées. Une intaille – malheureusement indatable avec précision – est ainsi sertie afin de constituer une matrice destinée à marquer la cire, mais il s'agit d'une pierre spécifiquement gravée à l'image du roi selon un modèle d'origine byzantine¹⁴¹, et non d'un objet antique comme c'est le plus souvent le cas chez les puissants normands contemporains¹⁴². D'autres formules sont quant à elles entièrement rejetées : c'est le cas de toutes celles qui se rapportent avec distinctivité aux pouvoirs princiers dont l'emprise territoriale est limitée. Le scellement d'argent et le type du sceau équestre ne sont ainsi jamais employés dans la diplomatie rogérienne. La révolution symbolique qui peut être discernée dans la sigillographie du futur roi apparaît donc comme l'effet de changements cumulatifs, probablement partiellement imaginés par les serviteurs de la cour qui participent d'un milieu ayant accès à l'ensemble des langages politiques régionaux d'Italie du Sud¹⁴³.

137. Une photo du type figure dans SCALIA, 1961, p. 40.

138. Un aperçu de cette question est donné dans ENZENSBERGER, 1971, p. 39-74, mais il n'existe pas encore d'étude de cas sigillographique parue.

139. C'est par exemple le cas de Robert Guiscard, qui scelle le plus souvent de plomb ses actes latins et grecs, mais qui emploie aussi l'or et la cire : *Recueil des actes des ducs normands d'Italie (1046-1127)*, Léon-Robert MÉNAGER (éd.), n° 19, p. 79 et 31, p. 101.

140. La question a été énoncée pour la première fois par ENGEL, 1882, p. 79-80, avant d'être mieux traitée par KEHR, 1902, p. 181-216. Plus récemment, le sujet a été approfondi à partir de plusieurs cas d'étude grâce à PRIGENT, 2012 et MARTIN, 2017.

141. Ce sceau sincère a été rapporté sur un acte forgé, conservé à l'Archivio dell'Abbazia di Montecassino sous la cote Arca III, Caps. XIII, n° 28. Une analyse récente de ce document complexe figure dans *Rogerii II. regis diplomata latina*, n° † 74, p. 211-214.

142. ENGEL, 1882, p. 80.

143. Certains fonctionnaires de cour emploient par ailleurs des formules sigillaires radicalement différentes de celles de Roger II, comme le montre le cas de l'eunuque Roger-Ahmad qui scelle d'une bulle de plomb à inscription gréco-arabe : JOHNS, 2002, p. 238, n. 107.

La définition progressive du langage diplomatique rogérien s'effectue à partir de la décennie 1110, mais se cristallise une première fois à la fin des années 1120, avant même l'adoption du titre royal ; de façon significative, le document formalisant l'alliance entre le jeune duc et le comte de Barcelone en 1128 est le prétexte à l'emploi d'une nouvelle suscription mentionnant le titre de *princeps*¹⁴⁴. Afin de rester dans les limites imposées par cet article, nous illustrerons les contours de la révolution symbolique rogérienne à travers un cas d'étude particulier daté de ces années de maturation : l'acte promulgué le 30 décembre 1129 pour le monastère de Montecassino par Roger II, alors comte de Sicile et duc de Pouille¹⁴⁵.

Ce document latin est un acte de confirmation des donations faites à l'abbaye de Montecassino par les prédécesseurs de Roger II. Constituée d'un parchemin de couleur jaune orné d'une *rota* et autrefois scellée d'une bulle d'or – ou chrysobulle¹⁴⁶ – pourvue de légendes grecques, cette charte affiche immédiatement sa proximité avec des modèles de diplômes solennels, notamment byzantins ou germaniques. L'aspect général du document évoque en effet visuellement, sans toutefois les imiter strictement, les actes colorés promulgués par les souverains de ces deux empires – consacrés par l'historiographie allemande sous le nom de *Purpururkunden*¹⁴⁷. Par ailleurs, la confirmation de 1129 est le premier document rogérien à arborer une *rota*, motif alors employé à la chancellerie pontificale ainsi que dans la diplomatie de certains puissants d'Italie méridionale¹⁴⁸. La richesse du document était complétée par un sceau d'or, aujourd'hui perdu mais heureusement connu par un dessin figurant dans un manuscrit du XVIII^e siècle¹⁴⁹ ; il représentait la Vierge *Dexiokratoussa* et

144. *Rogarii II. regis diplomata latina*, n° 9, p. 22-24.

145. Archivio dell'Abbazia di Montecassino, III X 37. Cet acte d'importance a été copié dans le *Registrum Petri Diaconi*, Jean-Martin MARTIN *et al.* (éd.), n° 602, p. 1639-1641 ; édité par GATTOLA, *Ad historiam abbatiae Cassinensis accessiones*, p. 243-244 et *Rogarii II. regis diplomata latina*, n° 14, p. 40-42 ; inventorié dans LECCISOTTI, 1965, p. 48-49.

146. L'école de sigillographie française a très tôt instauré une distinction dans l'usage genré des termes « chrysobulle » et « argyrobulle ». Au masculin, ces mots désignent la forme des actes (qu'ils soient scellés ou non), tandis qu'au féminin, ils définissent exclusivement leurs sceaux d'or ou d'argent, ce qui permet d'éviter les répétitions sémantiques. Les historiographies étrangères préfèrent nommer les sceaux en qualifiant systématiquement leur composition matérielle (par exemple *wachssiegel*, *bleibulle*, *goldbulle*, *silberbulle*...), afin d'éviter toute confusion d'ordre diplomatique.

147. Cette expérience scripturale semble ne pas avoir connu de postérité dans la diplomatie normande, alors que trois véritables *Purpururkunden* ont été promulgués par ailleurs par Grimoald de Bari en 1123 (Archivio della Basilica pontificia di San Nicola di Bari, E_01, édité par NITTI DI VITO, 1902, n° 69, p. 121-122 ; une copie non colorée ni chrysographiée est conservée dans les mêmes archives sous la cote E_02) et par Roger II comme roi de Sicile, en 1134 (Biblioteca Apostolica Vaticana, Archivio Barberini, cart. 1, n° 1 ; édité dans *Rogarii II. regis diplomata latina*, n° 35, p. 98-101), puis en 1140 (Tabulario della Cappella Palatina, perg. n° 7 ; édité dans *Rogarii II. regis diplomata latina*, n° 48, p. 133-138). Pour quelques considérations générales sur le sujet, voir KEHR, 1901, p. 254.

148. D'abord remarquée par CHALANDON, 1900, p. 183 et KEHR, 1902, p. 165, la *rota* rogérienne de 1129 a fait l'objet d'une enquête plus approfondie dans ENZENSBERGER, 1971, p. 78-79.

149. Archivio dell'Abbazia di Montecassino, Codex diplomaticus Cassinensis, II, fol. 66v, reproduit dans MARTIN, 2017, fig. 1 p. 395. Il est établi que la bulle était encore en place en 1733-1734 : voir à ce sujet INGUANEZ, 1930, p. 13 et 15.

énonçait, en grec, le titre ducal ainsi que la qualité rogérienne de « protecteur des chrétiens »¹⁵⁰. Là encore, cette bulle constitue un écho de la production documentaire des empereurs byzantins, sans toutefois en être une simple imitation : ce modèle iconographique se distingue en effet nettement de celui visible sur les bulles d'or des souverains de l'empire d'Orient, qui associent une représentation du Christ à leur propre effigie¹⁵¹.

La similarité du document scellé pour Montecassino avec les diplômes impériaux ou pontificaux les plus solennels, qui s'inscrit dans un processus d'acquisition progressive de critères de majesté par Roger II, peu avant la prise du titre royal à la Noël 1130, tranche avec les prototypes d'actes princiers promulgués pendant la minorité du jeune comte de Sicile, qui ne portent jamais de bulle d'or et dont la production dépend notamment de références définies par les scribes au service de son père Roger I^{er}¹⁵². La maîtrise technique cumulative de certains matériaux sémiophores associés les uns aux autres, comme l'or et les teintures, occupe donc une place fondamentale dans le cadre de la révolution symbolique rogérienne¹⁵³ – dans le champ diplomatique –, sans équivalents ailleurs dans le *Mezzogiorno* et notamment dans les principautés concurrentes du duché de Roger II. Cependant, plusieurs caractéristiques de la diplomatie rogérienne subsistent du corpus diplomatique sicilien préexistant, de même que d'autres références régionales empruntées – parfois sans aucune modification – aux actes sud-italiens antérieurs ou contemporains¹⁵⁴. Ces

150. Cette expression apparaît déjà dans une signature de Roger II figurant sur un acte grec de 1123 : voir FALKENHAUSEN (VON), 1998, p. 283.

151. *Ibid.*, p. 288. Les empereurs byzantins utilisent des bulles d'or au moins depuis la dynastie macédonienne : voir DWORSCHAK, 1936 ; GRIERSON, 1966, p. 240 ; CHEYNET, 2008, p. 7-8.

152. FALKENHAUSEN (VON), 1998, p. 286 ; pour une différence de contenu, voir PETERS-CUSTOT, 2015, p. 27-28.

153. Dans son cours sur Édouard Manet, Pierre Bourdieu a montré l'importance de la prise en compte des facteurs techniques dans l'analyse de la révolution symbolique : « Quelles sont les tendances immanentes au monde social devant lesquelles Manet est placé et qu'il va à la fois exprimer et exploiter ? Je vais procéder par cumulation des acquis de chercheurs qui sont souvent perçus comme incompatibles, qui se vivent comme incompatibles, mais qui, à mes yeux, ne le sont pas. D'abord, il y a des facteurs externes, des déterminants externes, et en particulier les facteurs techniques. Là, ce sont les White qui ont beaucoup insisté sur les changements techniques ayant favorisé l'apparition de nouvelles formes artistiques. [...] Il y a l'apparition de la lithographie, une technique qui est extrêmement importante parce qu'elle élargit l'espace des consommateurs potentiels : grâce à la lithographie, les gens ont un accès beaucoup plus large à l'œuvre d'art classique. [...] Ils mentionnent aussi les techniques publicitaires qui habituent à fréquenter des œuvres d'art élaborées. Le tube de peinture en métal, inventée en 1830, fait partie de ces détails oubliés par la grande Histoire de l'art charismatique. Cela semble anecdotique, mais c'est extrêmement important, parce que cela libère des contraintes de l'atelier et surtout du travail préalable pour préparer les couleurs. L'apparition, corrélative du tube de peinture, des couleurs chimiques est un autre détail technique mais important, de même que les toiles toutes préparées qui libèrent aussi de tout un esclavage technique mais aussi de l'acquisition des compétences techniques nécessaires pour savoir tendre une toile, etc. Ils évoquent également l'apparition de la presse populaire illustrée qui favorise la création d'attentes populaires », BOURDIEU, 2013, p. 381-382.

154. C'est par exemple le cas de l'*invocatio*, empruntée à la diplomatie des ducs de Pouille : BRÜHL, 1978, p. 79.

éléments sont ainsi requalifiés et prennent un sens nouveau par leur mise en relation et leur intégration à un contexte différent. La révolution symbolique visible à travers la diplomatie rogérienne n'efface donc pas l'ensemble des caractéristiques antérieures de l'écrit, mais elle en promeut et réinterprète des éléments précis grâce à une co-production qui inclut les élites entourant le souverain.

La création d'un langage politique rogérien neuf, que l'on discerne clairement dès 1128 et la marche vers le titre royal, est donc caractérisée par l'association de motifs diplomatiques et sigillaires employés dans les marges des territoires rogériens avec d'autres références puisées à des sources d'impérialité concurrentes, afin d'élaborer des formules fondamentalement nouvelles. Ce volet de la révolution symbolique sicilienne est caractérisé par une accumulation de capital culturel *via* des innovations portant sur des caractéristiques sigillaires à la fois internes et externes.

Conclusion

Utilisé par Pierre Bourdieu afin de qualifier un renversement qui redéfinit les paramètres de la domination symbolique, sa légitimation et son interprétation, le concept sociologique de révolution symbolique apparaît comme un outil d'analyse pertinent afin d'étudier des moments historiques de cristallisation, tel que l'avènement de Roger II au trône de Sicile. Il permet de penser à la fois des transformations radicales et leurs causalités renvoyant à un monde social antérieur, qui en engendre un nouveau. Cet événement est permis par une modification des structures mêmes de perception et de cognition au sein du monde social sud-italien et sicilien, alimentée par l'installation de nouveaux groupes qui, au bout d'une génération, participent à ces évolutions. Émerge ainsi un nouveau langage symbolique élaboré par un milieu large, à l'aide d'éléments empruntant aux registres des impérialités byzantine et fatimide et du cosmopolitisme, et renvoyant notamment à des références régionales, encore mal connues pour la fin de la période islamique et le début de la période dite «normande». Dans ce cadre, les innovations techniques, iconographiques ou lexicales jouent un rôle fondamental, appuyées par l'action d'hommes nouveaux qui montre que la révolution symbolique rogérienne est aussi sociale.





Fig. 3 – Acte de Roger II promulgué le 30 décembre 1129 à Palerme
Archivio dell'Abbazia di Montecassino, Aula III, Caps. X, 37.
Cl. Roberto Mastronardi.



Fig. 4 – Dessin du sceau d’or autrefois apposé sur le document conservé à Montecassino, Aula III, Caps. X, 37

Archivio dell’Abbazia di Montecassino,
Codex diplomaticus Cassinensis, II, fol. 66v. Cl. auteurs.

Bibliographie

Sources

- Alexandre de Telese, *Ystoria Rogerii regis Sicilie Calabrie atque Apulie*, Ludovica DE NAVA et Dione CLEMENTI (éd.), Rome, Istituto Storico per il Medio Evo (Fonti per la Storia d'Italia, 112), 1991.
- Gattola, Erasmo, *Ad historiam abbatiae Cassinensis accessiones*, I, Venise, Sebastiano Coleti, 1734.
- Hugues Falcand, *Liber de Regno Sicilie*, in *Le livre du royaume de Sicile. Intrigues et complots à la cour normande de Palerme (1154-1169)*, Egbert TÜRK (éd.), Turnhout, Brepols (Témoins de Notre Histoire, 14), 2011.
- Al-Idrisī, *Nuzhat al-mushtāq fi-khtirāq al-afāq*, Enrico CERULLI et al. (éd.), Naples – Rome, Istituto italiano per il Medio ed Estremo oriente, 1970-84, rééd. Beyrouth, sans date.
- Al-Idrisī, *La première géographie de l'Occident*, Henri BRESCH et Annliese NEF (éd.), Paris, Flammarion, 1999.
- Ibn Jubayr, « Relation de voyages », in *Voyageurs arabes. Ibn Fadlān, Ibn Jubayr, Ibn Battūta et un auteur anonyme*, Paule CHARLES-DOMINIQUE (éd.), Paris, Gallimard, 1995, p. 69-368.
- Ibn Jubayr, *Rihla*, William WRIGHT et Michael Jan DE GOEJE (éd.), Leyde, 1907, rééd. Beyrouth, Dār Ṣāḍir, s.d.
- Le pergamene di San Nicola di Bari. Periodo normanno (1075-1194)*, Francesco NITTI DI VITO (éd.), Bari, Società di Storia Patria per la Puglia (Codice diplomatico barese, V), 1902.
- Propriétés rurales et urbaines à Damas au Moyen Âge. Un corpus de 73 documents juridiques entre 310/922 et 669/1271*, Jean-Michel MOUTON, Dominique SOURDEL et Janine SOURDEL-THOMINE (éd.), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-lettres, 2018.
- Pseudo Ugo Falcando, *De rebus circa regni Siciliae Curiam gestis et Epistola ad Petrum de desolatione Siciliae*, Edoardo D'ANGELO (éd.), Rome, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo (Fonti per la Storia dell'Italia medievale, 11), 2014.
- Recueil des actes des ducs normands d'Italie (1046-1127). I. Les premiers ducs (1046-1087)*, Léon-Robert MÉNAGER (éd.), Bari, Grafica Bigiemme (Società di Storia Patria per la Puglia. Documenti e monografie, XLV), 1981.
- Registrum Petri Diaconi (Montecassino, Archivio dell'Abbazia, Reg. 3)*, Jean-Marie MARTIN, Pierre CHASTANG, Errico CUOZZO, Laurent FELLER, Giulia OROFINO, Aurélie THOMAS et Matteo VILLANI (éd.), Rome, École française de Rome (Sources et documents, 4), 2015.
- Rogerii II. regis diplomata latina*, Carlrichard BRÜHL (éd.), Cologne – Vienne, Böhlau Verlag (Codex diplomaticus Regni Siciliae, Ser. I, Diplomata regum et principum e gente Normannorum, 2,1), 1987.

Littérature secondaire

- AHMED, Shahab, *What is Islam? The Importance of Being Islamic*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

- AMARA, Allaoua et NEF, Annliese, « Al-Idrîsî et les Hammûdides de Sicile : nouvelles données biographiques sur l'auteur du *Livre de Roger* », *Arabica*, 48, 2001, p. 121-127. URL : <http://www.jstor.org/stable/4057594>.
- BARONE, Francesco, « Tra al-Qāhira e Palermo. Diplomazia e comunicazione politica tra "dawla" fatimide e "regnum" di Sicilia nella prima metà del XII secolo », in *Le vie della comunicazione nel medioevo. Livelli, soggetti e spazi d'intervento nei cambiamenti sociali e politici. Progetto Atelier jeunes chercheurs 2*, Marialuisa BOTTAZZI, Paolo BUFFO et Caterina CICCOPEDI (éd.), Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 560), 2019, p. 271-329.
- BATES, David et BAUDUIN, Pierre (éd.), 911-2011. *Penser les mondes normands*, Actes du colloque international de Caen et Cerisy (29 septembre-2 octobre 2011), Caen, Presses universitaires de Caen (Symposia), 2016.
- BAUDIN, Arnaud, *Les sceaux des comtes de Champagne et de leur entourage (fin XI^e-début XIV^e siècle)*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2012.
- BEDOS-REZAK, Brigitte Miriam, « Semiotic Anthropology. The Twelfth-Century Approach », in *European Transformations: The Long Twelfth Century*, Thomas F. X. NOBLE, John VAN ENGEN, Anna B. S. ABULAFIA et Sverre BAGGE (éd.), Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2011, p. 426-467.
- BEDOS-REZAK, Brigitte Miriam, « L'empreinte. Trace et tracé d'une médiation (1050-1300) », in *Matérialité et immatérialité dans l'Église au Moyen Âge. Actes du colloque international de Bucarest (22-23 octobre 2010)*, Stéphanie Diane DAUSSY, Cătălina GÎRBEA, Brîndușa GRIGORIU, Anca OROVEANU et Mihaela VOICU (éd.), Bucarest, Editura Universității din București, 2012, p. 127-141.
- BORRUT, Antoine, « Pouvoir mobile et construction de l'espace dans les premiers siècles de l'islam », in *Le gouvernement en déplacement. Pouvoir et mobilité de l'Antiquité à nos jours*, Sylvain DESTEPHEN, Josiane BARBIER et François CHAUSSON (éd.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 243-267.
- BOURDIEU, Pierre, « Sur le pouvoir symbolique », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 32, 1977, p. 405-411. DOI : 10.3406/ahess.1977.293828.
- BOURDIEU, Pierre, *Sur l'État. Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Raisons d'agir, Seuil, 2012.
- BOURDIEU, Pierre, *Manet. Une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000) suivis d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, Paris, Raisons d'agir, Seuil (Cours & travaux), 2013.
- BRANDILEONE, Francesco, *Il diritto romano nelle leggi normanne e sveve del regno Sicilia*, Rome – Turin – Florence, Fratelli Bocca, 1884. URL : <https://archive.org/details/ildirittoromanoobrangoog/>.
- BRETT, Michael, *The Fatimid Empire*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2017.
- BRÜHL, Carlrichard (éd.), *Urkunden und Kanzlei König Rogers II. von Sizilien. Mit einem Beitrag: Die arabischen Dokumente Rogers II. von Albrecht Noth*, Cologne – Vienne, Böhlau Verlag (Studien zu den normannisch-staufischen Herrscherurkunden Siziliens, 1), 1978.
- BURBANK, Jane et COOPER, Frederick, *Empires: de la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot, 2011.

- BYZANTINO-SICULA V. *Giorgio di Antiochia, l'arte della politica in Sicilia nel XII secolo tra Bisanzio e l'Islam, Atti del Convegno internazionale (Palermo, 19-20 aprile 2007)*, Mario RE et Cristina ROGNONI (éd.), Palerme, Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici "Bruno Lavagnini" (Quaderni – Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici, 7), 2009.
- CANOSA, Rosa, « Discours ethniques et pratiques du pouvoir des Normands d'Italie: sources narratives et documentaires (XI^e-XII^e siècles) », in *911-2011. Penser les mondes normands médiévaux*, Actes du colloque international de Caen et Cerisy (29 septembre-2 octobre 2011), David BATES et Pierre BAUDUIN (éd.), Caen, Presses universitaires de Caen (Symposia), 2016, p. 341-356.
- CASPAR, Erich, *Roger II (1101-1154) und die Gründung der normannisch-sicilischen Monarchie*, Innsbrück, Verlag der Wagnerschen Universitäts-Buchhandlung, 1904. URL: <https://archive.org/details/rogerii11011154u0ocasp>.
- CASTORIADIS, Cornelius et RICŒUR, Paul, *Dialogue sur l'histoire et l'imaginaire social*, Johann MICHEL (éd.), Paris, Éditions de l'EHESS, 2016.
- CHALANDON, Ferdinand, « La diplomatie des Normands de Sicile et de l'Italie méridionale », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 20, 1900, p. 155-197. DOI: 10.3406/mefr.1900.6216.
- CHEYNET, Jean-Claude, « Introduction à la sigillographie byzantine », in *La société byzantine. L'apport des sceaux*, 1, Jean-Claude CHEYNET (éd.), Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance (Bilans de recherche [Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance], 3), 2008.
- DAGRON, Gilbert, « Empires royaux, royautes impériales. Lectures croisées sur Byzance et sur la France médiévale », dans *Summa. Festschriften für Dieter Simon zum 70. Geburtstag*, Rainer Maria KIESOW, Regina OGOREK et Spiros SIMITIS (éd.), Francfort, Vittorio Klostermann, 2005, p. 81-97, rééd. dans Id., *Idées byzantines*, II, Paris, ACHByz, 2012, p. 389-403.
- DEGNI, Paola, « Multilingual Manuscripts in Norman Sicily », in *Multilingual and Multigraphic Documents and Manuscripts of East and West*, Giuseppe MANDALÀ et Immaculada PÉREZ MARTÍN (éd.), Piscataway, Gorgias Press (Perspectives on Linguistics and Ancient Languages, 5), 2018, p. 179-206. DOI: 10.31826/9781463240004-008.
- DEJUGNAT, Yann, « Voyage au centre du monde. Logiques narratives et cohérence du projet dans la Rihla d'Ibn Jubayr », in *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Henri BRESC et Emmanuelle TIXIER DU MESNIL (éd.), Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 163-206.
- DE SIMONE, Adalgisa, « Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Islam africano », in *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Europa e dal mondo mediterraneo (XIII giornate normanno-sveve, Bari, 21-24 oct. 1997)*, Giosuè MUSCA (dir.), Bari, Dedalo (Atti / Centro di studi normanno-svevi, Università degli studi di Bari, 13), 1999, p. 261-293.
- DE SIMONE, Adalgisa, « Note sui titoli arabi di Giorgio di Antiochia », dans *Byzantino-Sicula V. Giorgio di Antiochia, l'arte della politica in Sicilia nel XII secolo tra Bisanzio e l'Islam, Atti del Convegno internazionale (Palermo, 19-20 aprile 2007)*, Mario RE et Cristina ROGNONI (éd.), Palerme, Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici "Bruno Lavagnini" (Quaderni – Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici, 7), 2009, p. 283-308.

- DI LIBERTO, Rosi, « La chiesa normanna di S. Cataldo a Palermo », *Palladio*, n.s. IX, 17, 1996, p. 17-32.
- DI LIBERTO, Rosi, « Il pavimento a tarsie marmoree della chiesa normanna di San Cataldo in Palermo », dans *Atti del IV Colloquio dell'Associazione Italiana per lo Studio e la Conservazione del Mosaico (Palermo, 9-13 décembre 1996)*, Rosa Maria BONACASA CARRA, Federico GUIDOBALDI (éd.), Edizioni del Girasole, Ravenne, 1997, p. 343-364.
- DI LIBERTO, Rosi, « Norman Palermo : Architecture between the 11th and 12th Century », in *A Companion to Medieval Palermo. The History of a Mediterranean City from 600 to 1500*, Annliese NEF (dir.), Leyde – Boston, Brill (Brill's companions to European history, 5), 2013, p. 139-194.
- DOLEZALEK, Isabelle, *Arabic Script on Christian Kings. Textile Inscriptions on Royal Garments from Norman Sicily*, Berlin – Boston, De Gruyter, 2017 (Das Mittelalter. Perspektiven mediävistischer Forschung. Beihefte, 5). DOI: 10.1515/9783110533873.
- DUCÈNE, Jean-Charles, « Al-Idrīsī, Abū ' Abdallāh », *Encyclopédie de l'Islam*, III, 2018. DOI: 10.1163/1573-3912_ei3_COM_32372.
- DWORSCHAK, Fritz, « Byzantinische Goldbullen », *Byzantinische Zeitschrift*, 36, 1936, p. 36-45. DOI: 10.1515/byzs.1936.36.1.36.
- ENGEL, Arthur, *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie*, Paris, Ernest Leroux, 1882.
- ENZENSBERGER, Horst, *Beiträge zum Kanzlei- und Urkundenwesen der normannischen Herrschen Unteritaliens und Siziliens*, Kallmünz, Verlag Michael Lassleben (Münchener historische Studien. Abteilung geschichtl. Hilfswissenschaften, 9), 1971.
- ENZENSBERGER, Horst, « Il documento regio come strumento del potere », in *Potere, società e popolo nell'età dei due Guglielmi* (Atti delle IV Giornate normanno-sveve, Bari-Goia del Colle, 8-10 ottobre 1979), Bari, Dedalo (Atti del Centro di Studi normanno-svevi, 4), 1981, p. 103-138.
- FALKENHAUSEN (VON), Vera, « I diplomi dei re normanni in lingua greca », in Giuseppe DE GREGORIO et Otto KRESTEN (éd.), *Documenti medievali greci e latini. Studi comparativi. Atti del seminario di Erice (23-29 ottobre 1995)*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo (Incontri di studio, 1), 1998, p. 253-308.
- GRIERSON, Philip, « Byzantine Gold Bullae, with a Catalogue of Those at Dumbarton Oaks », *Dumbarton Oaks Papers*, 20, 1966, p. 239-253. DOI: 10.2307/1291248.
- HALDON, John F., *The Empire That Would Not Die. The Paradox of Eastern Roman Survival, 640-740*, Cambridge – Londres, Harvard University Press, 2016.
- HOUBEN, Hubert, *Ruggero II di Sicilia. Un sovrano tra Oriente e Occidente*, Bari, Laterza, 1999.
- HOUBEN, Hubert, « Between Occidental and Oriental Cultures: Norman Sicily as a "Third Space" », in *Norman Tradition and Transcultural Heritage. Exchange of Cultures in the "Norman" Peripheries of Medieval Europe*, Stefan BURKHARDT et Thomas FOERSTER (éd.), Farnham, Burlington, Ashgate, 2013, p. 19-33. DOI: 10.4324/9781315598567.
- HOUBEN, Hubert, « Le royaume normand de Sicile était-il vraiment "Normand" ? », in *911-2011. Penser les mondes normands médiévaux*, Actes du colloque international de Caen et Cerisy (29 septembre-2 octobre 2011), David BATES et Pierre BAUDUIN (éd.), Caen, Presses universitaires de Caen (Symposia), 2016, p. 325-340.

- INGUANEZ, Mauro, *Diplomi cassinesi con sigillo d'oro*, Montecassino, Badia di Montecassino, 1930 (Miscellanea Cassinese, 7).
- JEAY, Claude, *Signature et pouvoir au Moyen Âge*, Paris, École des chartes (Mémoires et documents de l'École des chartes, 99), 2015.
- JIWA, Shainool, *The Fatimids. 1. The Rise of a Muslim Empire*, Londres, I.B. Tauris Publishers – The Institute Ismaili Studies (World of Islam, 1), 2018.
- JOHNS, Jeremy, *Arabic Administration in Norman Sicily. The Royal Diwan*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Islamic Civilization), 2002.
- JOHNS, Jeremy, « Le iscrizioni e le epigrafi in arabo. Una rilettura », in *Nobiles Officinae. Perle, filigrane e trame di seta dal Palazzo Reale di Palermo. II. Saggi*, Maria Andaloro (éd.), Catane, Giuseppe Maimone, 2006, p. 47-67.
- JOHNS, Jeremy, « The Bible, the Qur'ān and the Royal Eunuchs in the Cappella Palatina », in *Die Cappella Palatina in Palermo – Geschichte, Kunst, Funktionen. Forschungsergebnisse der restaurierung Hg. Im Auftrag der Stiftung Würth*, Thomas DITTELBACH (éd.), Künzelsau, Swiridoff Verlag, 2011, p. 560-570.
- JOHNS, Jeremy, « Alexander in the Cappella Palatina », in *L'officina dello sguardo. Scritti in onore di Maria Andaloro. Vol. 1. I luoghi dell'arte*, Giulia BORDI, Iole CARLETTINI et al. (éd.), Rome, Gangemi editore, 2014, p. 69-77.
- JOHNS, Jeremy, « Muslim Artists and Christian Models in the Painted Ceilings of the Cappella Palatina », *Romanesque and the Mediterranean: Points of Contact across the Latin, Greek and Islamic Worlds, c. 1000 to c. 1250*, 2nd Biennial International Romanesque Conferences (Palermo, 16-18 April 2012), Rosa Maria BACILE, John S. McNEILL (éd.), Leeds, Maney Publishing, 2015a, p. 59-89.
- JOHNS, Jeremy, « Arabic Inscriptions in the Cappella Palatina: Performativity, Audience, Legibility and Illegibility », in *Viewing Inscriptions in the Late Antique and Medieval World*, Antony EASTMOND (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2015b, p. 124-147. DOI: 10.1017/CBO9781316136034.007.
- JOHNS, Jeremy, « A Tale of Two Ceilings. The Cappella Palatina in Palermo and the Mouchroutas in Constantinople », in *Art, Trade and Culture in the Islamic World and Beyond. From the Fatimids to the Mongols. Studies Presented to Doris Behrens-Abouseif*, Alison OHTA, John Michael ROGERS et Rosalind WADE HADDON (éd.), Londres, Gingko Library, 2016, p. 58-73.
- KAPITAÏKIN, Lev, « Sicily and the Staging of Multiculturalism », in *A Companion to Islamic Art and Architecture. Vol. 1. From the Prophet to the Mongols*, Finbarr Barry FLOOD et Gülru NECİPOĞLU (éd.), Hoboken, Wiley Blackwell, 2017, p. 378-404.
- KAPITAÏKIN, Lev, « David's Dancers in Palermo: Islamic Dance Imagery and Its Christian Recontextualization in the Ceilings of the Cappella Palatina », *Early Music*, 47, 1, 2019, p. 3-23. DOI: 10.1093/em/caz006.
- KEHR, Karl Andreas, « Diploma purpureo di rè Ruggero II per la casa Pierleoni », *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, 24, 1-2, 1901, p. 253-259.
- KEHR, Karl Andreas, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Könige: eine diplomastische Untersuchung*, Innsbruck, Wagner, 1902.
- KOSELLECK, Reinhart, « Critères historiques du concept de "révolution" des Temps modernes », in *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Reinhart KOSELLECK, Paris, Éditions de l'EHESS (En temps et lieux, 61), 1990, p. 63-80.

- LECCISOTTI, Tommaso, *Abbazia di Montecassino. I registi dell'archivio. II (Aula III: Capsule VIII-XXIII)*, Rome, Ministero dell'interno, 1965 (Pubblicazioni degli archivi di Stato, 56,2).
- LOUD, Graham A., «Le problème du Pseudo-Hugo: qui a écrit l'Histoire de Hugues Falcand?», *Tabularia* [En ligne], Mémoires normandes d'Italie et d'Orient, mis en ligne le 23 septembre 2015. URL: <http://journals.openedition.org/tabularia/2161>; DOI: 10.4000/tabularia.2161.
- MADELINE, Fanny et PETERS-CUSTOT, Annick, «De Guillaume Ier à Roger II de Sicile: autour de l'impérialité des premiers couronnements royaux normands (1066-1130)», *Annales de Normandie*, 69, 1, 2019, p. 165-198. DOI: 10.3917/annor.691.0165.
- MANDALÀ Giuseppe et MOSCONE Marcello, «Tra latini, greci e "arabici": ricerche su scrittura e cultura a Palermo tra XII e XIII secolo», *Segno e testo*, 7, 2009, p. 143-238; sp. «II. Una famiglia di marmorari arabo-cristiani nella Palermo normanno-sveva», p. 174-231.
- MANDALÀ, Giuseppe, «Figlia d'al-Andalus! Due *ǧazīra* a confronto, Sicilia e al-Andalus nelle fonti arabo-islamiche del Medioevo», *Le forme e la storia*, n.s. V, 2012/2, p. 43-54.
- MANDALÀ, Giuseppe, «Tra minoranze e periferie. Prolegomeni a un'indagine sui cristiani arabizzati in Sicilia», in «*Guerra santa*» e conquiste islamiche nel Mediterraneo (VII-XI secolo), Marco DI BRANCO et Kordula WOLF (éd.), Rome, Viella (I Libri de Viella, 179), 2014, p. 95-124.
- MANDALÀ, Giuseppe, «The Martyrdom of Yūhannā, Physician of Ibn Abī 'l-Husayn Ruler of the Island of Sicily. Editio Princeps and Historical Commentary», *Journal of Transcultural Medieval Studies*, 3, 1-2, 2016, p. 33-118. DOI: 10.1515/jtms-2016-0003.
- MARTIN, Jean-Marie, «Chrysobulles, argyrobulles et autres usages byzantins dans l'Italie normande», in *Oῦ δῶρόν εἶμι τὰς γραφὰς βλέπων νόει. Mélanges Jean-Claude Cheynet*, Béatrice CASEAU, Vivien PRIGENT et Alessio SOPRACASA (éd.), Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance (Travaux et Mémoires, 21), 2017, p. 385-397.
- MAURICI, Ferdinando, *Palermo normanna. Vicende urbanistiche d'una città imperiale (1072-1194)*, Palerme, Kalos (Itineri d'arte), 2016.
- MÉRINDOL (DE), Christian, «Le prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Âge», in *Les princes et le pouvoir au Moyen Âge. Actes du XXIII^e congrès de la SHMES (Brest, mai 1992)*, Paris, Publications de la Sorbonne (Histoire ancienne et médiévale, 28), 1993, p. 303-323. DOI: 10.4000/books.pSORbonne.24993.
- MORSEL, Joseph, «La construction sociale des identités dans l'aristocratie franconienne aux XIV^e et XV^e siècles: individuation ou identification?», in *L'individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité*, Brigitte Miriam BEDOS-REZAK et Dominique IOGNA-PRAT, Paris, Aubier, 2005, p. 79-99.
- NEF, Annliese, «Pluralisme religieux et État monarchique dans la Sicile des XII^e et XIII^e siècles», in *Politique et religion en Méditerranée. Moyen Âge et époque contemporaine*, Henri BRESCH, Georges DAGHER et Christiane VEAUUVY (éd.), Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2008, p. 235-254.

- NEF, Annliese, « L'histoire des "mozarabes" de Sicile. Bilan provisoire et nouveaux matériaux », in *¿Existe una identidad mozárabe? Historia, lengua y cultura de los cristianos de al-Andalus (siglos IX-XII)*, Cyrille AILLET, Mayte PENELAS et Philippe ROISSE (éd.), Madrid, Casa de Velázquez (Collection de la Casa de Velázquez, 101), 2008, p. 255-286.
- NEF, Annliese, « Al-Idrīsī : un complément d'enquête biographique », in *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Henri BRESCH et Emmanuelle TIXIER DU MESNIL (éd.), Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2010, p. 53-66. DOI: 10.4000/books.pupo.1566.
- NEF, Annliese, *Conquérir et gouverner la Sicile aux XI^e et XII^e siècles*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 346), 2011.
- NEF, Annliese, « Imaginaire impérial, empire et œcuménisme religieux : quelques réflexions depuis la Sicile des Hauteville », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 24, 2012, p. 227-249. DOI: 10.4000/crm.12922.
- NEF, Annliese, « State, Aggregation of the Elites and Redistribution of Resources in Sicily in the Eleventh and Twelfth Centuries: Proposals for a New Interpretation », in *Diverging Paths? The Shapes of Power and Institutions in Medieval Christendom and Islam*, John HUDSON et Ana RODRÍGUEZ (éd.), Leyde – Boston, Brill (The medieval Mediterranean, 101), 2014a, p. 230-247.
- NEF, Annliese, « Quelques réflexions sur les conquêtes islamiques, le processus d'islamisation et implications pour l'histoire de la Sicile », in *Les dynamiques de l'islamisation en Méditerranée centrale et en Sicile: nouvelles propositions et découvertes récentes*, Fabiola ARDIZZONE et Annliese NEF (dir.), Rome – Bari, École française de Rome – Edipuglia (Collection de l'École française de Rome, 487), 2014b, p. 47-58.
- NEF, Annliese, « La Lettre au trésorier de l'église de Palerme ou de l'art de choisir ses ennemis », in *Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours*, Jean-Claude CARON, Laurent LAMOINE et Natividad PLANAS (éd.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal (Histoires croisées), 2014c, p. 85-94.
- NEF, Annliese, « La Sicile de Charybde en Scylla? Du tout culturel au transculturel », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 128, 2, 2016, p. 603-616. DOI: 10.4000/mefrm.3394.
- NEF, Annliese, « The Medieval Islamic Historiography of Sicily: Marginal Historiography or Imperial Historiography? », in Sébastien GARNIER et Josef ZENKA (éd.), *The Forms of History in the Medieval Maghrib*, Leyde – Boston, Brill, sous presse.
- NEF, Annliese et PEZZINI, Elena, « Le trasformazioni del Qaṣr al-qadīm di Palermo nel XII secolo », in *The Palace Unveiled*, Maria ANDALORO et Ruggero LONGO (éd.), numéro spécial du *Bolettino d'Arte*, sous presse.
- OLDFIELD, Paul, *Urban Panegyric and the Transformation of the Medieval City, 1100-1300*, Oxford, Oxford University Press, 2019.
- PETERS-CUSTOT, Annick, « L'historiographie des actes de la pratique : l'écriture de la conquête normande dans les actes de Sicile et de Calabre du milieu du XI^e siècle au début du XIII^e siècle », *Tabularia* [En ligne], Mémoire normandes d'Italie et d'Orient, mis en ligne le 3 juin 2015. URL: <http://journals.openedition.org/tabularia/2153>; DOI: 10.4000/tabularia.2153.

- PRIGENT, Vivien, « L'archonte Georges, prôtos ou émir? », *Revue d'études byzantines*, 59, 2001, p. 193-207. DOI: 10.3406/rebyz.2001.2243.
- PRIGENT, Vivien, « La Sicile byzantine, entre papes et empereurs (VI^e-VIII^e siècle) », in *Zwischen Ideal und Wirklichkeit: Herrschaft auf Sizilien von der Antike bis zur Frühen Neuzeit*, David ENGELS, Lioba GEIS et Michael KLEU (éd.), Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 201-230.
- PRIGENT, Vivien, « Notes sur la tradition sigillographique byzantine dans le royaume normand de Sicile », in *L'héritage byzantin en Italie (VIII^e-XII^e siècle). II, Les cadres juridiques et sociaux et les institutions publiques*, Jean-Marie MARTIN, Annick PETERS-CUSTOT et Vivien PRIGENT (éd.), Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 461), 2012, p. 605-641.
- ROCCO, Benedetto, « Epigrafe arabo-cristiana su un candelabro pasquale di Petralia Sottana (Palermo) – sec. XI-XII », *Atti dell'Accademia di Scienze, lettere e arti di Palermo*, ser. V, 12, 1991-1992, p. 9-21.
- ROUX, Sébastien, SAPIRO, Gisèle, CHARLE, Christophe et POUPEAU, Franck, « Penser l'État », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 201-202, 2014, 1-2, p. 4-10. DOI: 10.3917/arss.201.0004.
- SACCO, Viva, « Le raffigurazioni zoomorfe e antropomorfe sulle produzioni invetriate palermitane di età islamica », *Arqueologia y territorio medieval*, 27, 2020, p. 113-136. DOI: 10.17561/aytm.v27.5269.
- SCALIA, Giuseppe, « Nuove considerazioni storiche e paleografiche sui documenti dell'Archivio Capitolare di Catania per il ristabilimento della sede vescovile nel 1091 », *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 57 (IV Serie, anno XIV), 1961, p. 5-53.
- TRAMONTANA, Salvatore, *Lettera a un tesoriere di Palermo. Sulla conquista sveva di Sicilia*, Palerme, Sellerio, 1988.
- WALKER, Alicia, *The Emperor and the World. Exotic Elements and the Imaging of Middle Byzantine Imperial Power, Ninth to Thirteenth Centuries C.E.*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012. DOI: 10.1017/CBO9780511791895.
- YARBROUGH, Luke B., *Friends of the Emir. Non-Muslim State Officials in Premodern Islamic Thought*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Islamic Civilization), 2019. DOI: 10.1017/9781108634274.